

Léafar IZEN

La Révolte du Ressentant

Méditation sur la conscience,
plaidoyer pour une triple révolution



Mézigue Editions
www.leafar-izen.com



Avant-propos

Amies lectrices, amis lecteurs, merci d'avoir la curiosité de vous plonger dans ce texte.

Vous serez peut-être surpris d'y voir utiliser le mot « je ». Ce n'est qu'une façon de reconnaître humblement la nature subjective de tout propos et de revendiquer cette subjectivité. La subjectivité n'est pas une tare ni un biais cognitif qui nous ferait dévier de la sacro-sainte quête d'objectivité. La subjectivité est au contraire le trône depuis lequel nous faisons l'expérience du monde.

La question du ressentant, c'est-à-dire celle de l'expérience sensible, n'est pas de celles qui se laissent enfermer dans un dogme religieux ou scientifique. Le ressentant est une expérience intime qui ne peut être connue que par le ressentant lui-même.

J'espère que, malgré les considérations parfois complexes qui jalonnent ce texte, vous ne vous découragez pas. J'aurais aimé pouvoir dire les choses plus simplement, mais il n'est pas toujours facile de le faire sans tomber dans la caricature et le simplisme.

Glissés entre les pages de ce plaidoyer pour une triple révolution, se trouvent quelques poèmes qui résonnent et raisonnent avec son propos.

Au mois de mai 2022, les éditions Albin Michel publieront « Le Courage De L'Arbre ». À sa façon, ce roman de science-fiction aborde les mêmes problématiques que cet essai, mais de façon plus divertissante... Pour être tenu(e) informé(e) de sa sortie, laissez une adresse e-mail depuis la page :

www.leafar-izen.com/contact.html

La Révolte du Ressentant

Table des matières

La mystérieuse évidence.....	5
De la conscience au « ressentant ».....	17
L'indécidable.....	27
Problème de la nécessité.....	35
Histoire du ressentant.....	41
Sciences, matérialisme et ressentant.....	49
Intelligence ou conscience artificielle.....	57
Spiritualisme et idéalisme.....	61
L'être est événement.....	63
La mort en deuil.....	73
Des individualités à l'unicité.....	79
Politique du ressentant.....	85
Plaidoyer pour une triple révolution.....	97
Révolution intime.....	97
Révolution locale.....	99
Révolution globale.....	101
Remerciements.....	107
Notes et références.....	109

La Révolte du Ressentant

La mystérieuse évidence

Conscience, esprit, être, pensée, cognition, sensation, sentiment, âme... Tous ces mots nous renvoient à cet étrange phénomène par lequel nous sommes capables de ressentir, d'éprouver... Tournant nos pensées vers cet étrange phénomène, nous voilà saisis d'un vague désarroi. Car ce phénomène-conscience a tout à la fois la saveur de l'évidence absolue et celle du mystère insondable.

Depuis des siècles, l'énigme de la conscience suscite de houleux débats, sur les terrains religieux, philosophiques et scientifiques. Si les progrès des sciences ont permis d'élucider en partie l'aspect fonctionnel de l'esprit, l'énigme de la conscience sensible reste intacte. Nous comprenons de mieux en mieux comment notre esprit fait ce qu'il fait, mais nous ne comprenons toujours pas comment ni pourquoi ça nous fait de l'effet.

Tous les matins du monde, nous nous réveillons conscients d'être nous-mêmes, conscients des problèmes qui nous attendent, conscients du désir de réaliser nos projets et nos rêves, conscients de la joie que nous procure la présence d'un être cher, conscient d'éprouver peine, colère, dépit pour ce que la vie nous inflige ou nous refuse, conscients de notre espoir, conscients de cette douleur lancinante au niveau des lombaires L3 et L4, conscients du plaisir que procure l'odeur du pain grillé et le goût du café chaud...

Nous ressentons tout cela.

Du matin au soir, et jusque dans nos songes, nous sommes plongés dans ce « ressentant ». Ressentir est pour nous une

activité plus naturelle que celle de respirer. Si naturelle que nous ne prenons que rarement le temps de nous en émerveiller.

Pourtant, les raisons de s'en émerveiller ne manquent pas. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous vivons, commence, se déroule et s'achève en ce lieu mystérieux où l'être se sent être. Sans cette sensation d'exister, sans ce « je suis », nous aurions beau nous comporter de façon extrêmement intelligente, accomplir tout ce que nous accomplissons, y compris écrire des essais de philosophie, nous ne serions rien de plus que des « zombies-philosophes ¹ ». Cette image, nous la devons à George Stout avec sa description d'un monde qui sera qualifié plus tard de « monde-zombie » : un monde imaginaire où les processus physiques seraient identiques aux nôtres de telle façon que les êtres se comporteraient et agiraient exactement de la même manière que dans notre réalité, sauf que dans ce monde-là, les êtres ne seraient pas des êtres conscients et ne ressentiraient absolument rien.

Dans un tel monde, toute chose serait égale, tous les événements se vaudraient. On pourrait éventuellement parler d'apparition, de transformation et de disparition, mais il n'y aurait ni vie, ni mort, ni joie, ni peine. Dans un tel monde, il n'y aurait tout simplement aucun enjeu.

Un tel monde amputé de l'Être est-il seulement possible ?

Tout le monde n'a certes pas le loisir de passer ses journées à méditer sur le mystère existentiel par lequel l'être se sent être. Néanmoins, dans notre époque en mal de repères et passablement désenchantée, il serait salutaire d'y revenir de temps à autre. Car, lorsqu'on élude certaines questions fondamentales, d'autres s'en emparent et y répondent à notre insu. Car cette question, en apparence bien théorique, est en

réalité brûlante d'actualité. La façon dont certains y répondent influence profondément l'avenir du monde. Nous verrons par exemple comment cette question s'invite dans les méthodes d'enseignement dès le plus jeune âge, comment les adeptes du trans-humanisme foncent tête baissée vers un projet qui pourrait conduire à l'obsolescence d'une partie de l'humanité. Comment au siècle dernier, le déni de ressentant a rendu possibles les pires crimes contre l'humanité.

Le ressentant n'est donc pas qu'un jeu spéculatif destiné à divertir quelques penseurs, il est le nerf d'une guerre dont l'enjeu n'est rien de moins que la Vie et son possible anéantissement. Une guerre qui a débuté il y a quelques millénaires et qui atteint aujourd'hui une intensité qui nous interdit de rester neutre plus longtemps.

Quoi qu'en disent certains ultra-matérialistes, la dimension sensible de la conscience demeure un profond mystère. C'est une énigme sur laquelle nous n'avons pas progressé d'un iota depuis cette époque où l'homme, à l'orée de sa caverne, tremblait devant des phénomènes inexplicables tout en s'émerveillant de sa capacité à en être le témoin. C'est l'heure où, on peut le supposer, l'homme devient conscient d'être conscient. Le moment où il conceptualise sa conscience. Mais la conscience n'a pas débuté ce jour-là, si tant est qu'elle ait débuté un jour...

Des milliers d'années plus tard, nous avons accompli de belles prouesses technologiques afin de rendre le monde plus confortable, et nous avons sensiblement progressé dans la compréhension des fonctionnalités de notre esprit. Le mystère du ressentant, néanmoins, reste intact. Car le phénomène conscience a un statut très particulier.

Pour chacun, il représente la première et unique certitude. Chacun d'entre nous, à l'instar de Descartes, est en droit de s'écrier « *cogito ergo sum* », je pense donc je suis. Mais, quand vient le moment de prouver qu'un congénère, un animal, un arbre, une intelligence artificielle, ressent l'être, nous sommes démunis. Etrange paradoxe : rien ne peut faire douter l'être conscient de sa propre existence, mais rien ne peut prouver strictement cette conscience en dehors de soi. Nous sommes capables d'observer et de comparer chez l'autre des capacités telles que l'intelligence, l'éloquence, l'habileté, mais la conscience subjective n'est pas comparable à toutes ces fonctions cognitives. Chez autrui, nous ne pouvons en estimer la forme et l'intensité, ni même en prouver l'existence. La conscience sensible et subjective, c'est-à-dire l'effet que la vie nous fait, nous ne pouvons l'étudier objectivement, nous ne pouvons qu'en faire l'expérience intime.

Ce « problème difficile de la conscience », le philosophe Thomas Nagel l'a exprimé dans un article paru en 1974 dans la revue *The Philosophical Review* qu'il a intitulé : « *Quel effet ça fait d'être une chauve-souris ?*² ».

En voici les premières lignes, l'intégralité du texte est disponible en ligne (voir note et référence n°2).

« C'est la conscience qui fait que le problème corps-esprit est vraiment difficile à résoudre. Peut-être est-ce pour cela que les discussions courantes de ce problème y prêtent peu attention ou se méprennent de façon aussi évidente à son propos. [...] L'expérience consciente est un phénomène répandu. Elle survient à de nombreux degrés dans la vie animale, bien que nous ne pouvons pas être sûr de sa présence dans les organismes les plus simples et qu'il nous ait impossible de dire ce qui atteste de sa présence. »

L'article est assez remarquable, mais Thomas Nagel n'était cependant pas le premier à mettre le doigt sur ce « problème difficile ». Cette question hante l'humanité depuis des milliers d'années. Les hommes préhistoriques n'auraient pas eu l'idée d'enterrer leurs morts ni celle de pratiquer le culte des ancêtres si cette préoccupation existentielle ne les avait pas effleurés.

Cette conscience sensible, ce « quel effet ça fait » est donc un objet d'étude absolument à part, dans la mesure où il ne peut être abordé que par lui-même. La conscience sensible est comme un serpent qui se mord la queue. Emmanuel Kant, constatant ce paradoxe, en concluait déjà que la conscience sensible ne pouvait être un objet d'étude. « Etude », dans le sens d'une recherche de vérité collective et objective.

Mais si la conscience sensible n'est pas un sujet d'étude objective, elle n'en demeure pas moins un formidable sujet de méditation et d'émerveillement. Bien qu'elle soit souvent ignorée, décriée, raillée par le scientisme, la méditation, c'est-à-dire l'expérience intérieure, est une méthode d'étude tout à fait respectable. J'irais même plus loin : en toute bonne foi, chacun devrait reconnaître que l'expérience sensible est le seul prisme à travers lequel nous observons le monde. Bien qu'il s'en défende, même le plus radical des scientifiques, lorsqu'il théorise sur le monde objectif, ne théorise que depuis son expérience subjective. L'expérience subjective est un passage obligé lors de toute interaction avec le monde. Et tous ceux qui négligent cette évidence se condamnent à une lourde erreur : confondre le monde et l'effet qu'il leur fait.

Certains seront tentés de contester ces premières affirmations, arguant que, la conscience est maintenant une affaire entendue, qu'elle est produite par notre cerveau et qu'elle

s'interrompra avec la mort de celui-ci. Ainsi, le matérialisme dogmatique, bien qu'il n'ait pas d'arguments probants, fait comme s'il avait résolu ces deux questions fondamentales que sont l'être et la mort. Et lorsqu'il ne prétend pas les avoir résolues, il affiche une foi quasi religieuse dans le fait que, très bientôt, leur science fera s'évaporer ce mystère. À la vérité, cette réponse au problème difficile de la conscience à tout d'un : « Circulez, y'a rien à voir ! ».

Poussé à l'extrême, ce matérialisme dogmatique conduit à des affirmations passablement effrayantes comme celle-ci :

« Les concepts proprement psychologiques doivent être remplacés ou éliminés de l'explication du comportement des êtres humains et des autres organismes vivants »³.

Fort heureusement, un grand nombre de philosophes et de neuro-scientifiques s'accordent à dire que la conscience sensible demeure un « problème difficile » non élucidé.

Croire que la conscience a émergé de la matière grise à une certaine étape du vivant n'est pas un postulat déraisonnable, mais c'est un postulat indémontrable à l'heure actuelle, et il y a fort à parier qu'il le restera très longtemps. C'est donc ce que l'on nomme communément une croyance. Rien ne permet d'exclure que cette croyance soit vraie, mais rien ne prouve non plus qu'elle le soit.

En outre, lorsqu'on le pousse dans ses retranchements, ce postulat qui fonde l'interprétation biologique de la conscience soulève quelques sérieux problèmes. C'est peut-être la raison pour laquelle la question de la conscience est si peu et si mal débattue de nos jours : à trop la mettre sur la table, le dogme matérialiste sait qu'il a tout à y perdre. C'est peut-être pour cette même raison que sa faction la plus extrémiste fonce tête

baissée vers un projet passablement effarant, et possiblement absurde : le projet « trans-humaniste ». Projet qui consisterait à prolonger quelque chose qu'ils ne comprennent pas, la vie, et à mettre fin à quelque chose qu'on ne connaît pas, la mort.

À l'opposé de la croyance matérialiste, se trouvent toutes sortes de thèses plus ou moins attirantes et plus ou moins folkloriques. On parle de visions idéalistes ou spiritualistes. Elles se sont exprimées de diverses manières à travers les âges, par la voix de nombreux courants religieux ou philosophiques. Ces thèses, à l'inverse du matérialisme, postulent une primauté de l'Esprit. À les croire, l'Esprit serait premier et prendrait sa source dans un lieu magique, idéal, qui n'aurait guère de compte à rendre aux phénomènes physiques. Pour certains, cet esprit idéalisé s'incarnerait dans la matière comme on squatte un immeuble vacant. Pour d'autres, les phénomènes physiques ne seraient que la production, le songe de cet Esprit...

Il n'y a rien d'absurde à considérer que l'être au sens fondamental se nicherait ailleurs que dans la matière grise. Mais là encore, il faut bien admettre qu'il s'agit d'hypothèses non démontrables.

Je me permets ici d'ouvrir une parenthèse pour que mon propos ne soit pas mal interprété. Au cours de ce texte, matérialisme et spiritualisme sont volontairement simplifiés voire caricaturés, afin de mieux les renvoyer dos à dos et d'en venir à la proposition qui me tient à cœur. La seule idée que je mets en doute, c'est celle de la primauté absolue de l'esprit sur les phénomènes.

Je tiens néanmoins à préciser que les courants spirituels ou religieux, même s'ils méritent de nombreux reproches, méritent aussi de nombreux éloges. On peut comprendre que,

compte tenu des abus perpétrés au nom des religions, compte tenu de la résurgence actuelle d'obscurantismes passablement navrants, les idées religieuses ou spirituelles hérissent le poil de certains. Mais ce serait jeter le bébé avec l'eau du bain que d'oublier que les religions ont aussi donné lieu à des apports culturels, artistiques, philosophiques et éthiques sans lesquels nos sociétés ne seraient pas ce qu'elles sont. Elles ont aussi été le berceau de formidables penseurs de l'Esprit. À quoi ressembleraient nos sociétés sans les apports d'un Platon, d'un Aristote, d'un Maître Eckhart, d'un Blaise Pascal, d'un Saint Thomas D'Aquin, d'un Averroès, d'un Lao Tseu... Aujourd'hui encore, le sentiment religieux, ou du moins spirituel, anime de nombreux penseurs et scientifiques, et il serait injuste de rejeter cette spiritualité vivante en bloc.

"Il existe une filiation spirituelle discrète, voire secrète... qu'il est convenu de désigner par le terme de chaîne de la connaissance initiatique, à la fois hors des dogmes religieux et paradoxalement en leur centre"

Frédéric Tristan - Une vie au péril de l'écriture. Editions Esprit du temps, mai 2015.

De la même manière, le matérialisme auquel ce texte s'en prend très vertement, c'est le physicalisme radical, cet ultra-matérialisme, qui nie le « problème difficile de la conscience ». Un ultra-matérialisme qui, par ses croyances arbitraires, porte une parole funeste. Ultra-matérialisme qu'il ne faut surtout pas confondre avec les sciences en général lorsqu'elles sont pratiquées avec le doute et la méthode de la raison. La méthode scientifique, la pensée rationnelle, est, dans la plupart des cas, la meilleure façon que nous ayons de tenter de comprendre le monde. Dans la plupart des cas... Mis

à part celui du mystère du ressentant. Ironie du sort, il se trouve que ce mystère du ressentant est justement celui qui en vaut le plus la peine... Autant dire que les sciences « objectives » s'appliquent à tout, sauf à la seule chose qui soit indubitablement réelle pour nous : le ressenti subjectif. Est-ce un hasard si le seul mystère qui promet de rester durablement opaque aux rayons-x des sciences soit justement celui de tous les enjeux ? Car, au risque de me répéter, ce n'est que depuis ce ressentant que nous faisons l'expérience du monde et, sans cette sensation d'être, l'univers deviendrait un univers-zombie et perdrait tout sons sens, et peut-être même toute substance.

Bien que les deux approches semblent s'opposer, matérialisme et spiritualisme ont un point commun : celui de séparer la conscience et le physique, comme deux choses absolument distinctes mais qui s'articulent entres-elles dans un sens ou un autre. Mais nous pourrions aussi nous extraire du piège dualiste tendu par ces deux grands courants de pensée. N'aurions-nous pas fait fausse route dès le départ, en voulant à tout prix isoler l'esprit et les phénomènes physiques dans deux catégories distinctes ?

Essayons donc de défricher un terrain par trop envahi de certitudes douteuses et, en place, d'y semer du doute et du rêve, dans une subjectivité assumée et revendiquée. Sur ces terres rendues à leur mystère, l'esprit sera alors libre de vagabonder et de faire germer doutes et rêves à sa guise. Certains considéreront peut-être cette méditation comme une perte de temps, un luxe inutile. Il me semble au contraire que le péril inédit dans lequel nous nous trouvons à l'heure actuelle est intimement lié à une erreur de représentation des deux fondamentaux que sont l'être et son pendant, la mort.

Sans en avoir l'air, le matérialisme et tous les dogmes qui en découlent : productivisme, croissance, consumérisme... Tous ces « ismes » prennent leur source et se légitiment grâce aux idées reçues qui sont entretenues au sujet de l'être et de la mort. Le matérialisme, même s'il s'armait miraculeusement des meilleures intentions, serait malgré tout incapable de mettre un terme à l'engrenage destructeur qu'il a mis en marche. On ne soignera pas les plaies ouvertes du matérialisme avec pour seul remède des cataplasmes matérialistes.

Le ressentant, loin d'être une question anecdotique, est peut-être la question la plus politique qui soit. Une question qu'il est à nouveau urgent de se poser, même si nous ne pouvons y répondre que de façon subjective.

Tous les mystères n'ont pas vocation à être élucidés en place publique. Certaines questions, de par leur nature, sont et resteront sans réponse. Du moins sans réponses consensuelles, collectives, scientifiques. Face à un phénomène que nous n'éprouvons que dans l'intimité de notre conscience, il ne faut pas attendre que la réponse vienne des autres car elle risque de se faire attendre longtemps. Il est des sujets, et celui de la conscience est peut-être le plus fascinant d'entre-eux, face auxquels nous n'avons que deux options : s'aventurer au cœur de notre expérience subjective pour y forger nos propres convictions, ou bien embrasser le mystère, c'est-à-dire se réconcilier avec l'ignorance, comme condition du réenchantement. Car si le fait de savoir et de comprendre procure assurément quelques satisfactions intellectuelles, pour ne pas dire narcissiques, le fait de se tenir face au mystère est source d'autres joies : celles de la fascination, du vertige et de l'enchantement. Et le mystère du ressentant est plus opérant, que toutes les certitudes établies.

La Révolte du Ressentant

Plénitude du vide

Maintenant ignorant le temps
Conscience absolue du vide
Incandescence du primordial
Noyau en fusion de l'Être
Par lequel nous sommes vécus
Qui rend la mort invraisemblable
Et la vie enfin acceptable

La Révolte du Ressentant

De la conscience au « ressentant ».

Avant de méditer plus avant sur le thème de la conscience, encore faudrait-il s'entendre sur ce dont nous voulons réellement parler. Or, celui qui recherche une définition claire et objective de la conscience, peut vite être tenté de paraphraser les paroles de Saint Augustin à propos du temps et de s'exclamer : « si personne ne me demande ce qu'est la conscience, je sais ce qu'elle est ; et si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus. »

Le concept de conscience peut sembler évident de prime abord, mais en donner une définition à la fois simple et générale est problématique à plusieurs titres.

D'abord, parce que l'homme, pour mesurer et évaluer les choses, ne dispose, *in fine*, que d'un seul instrument : lui-même. Si bien que, malgré nos efforts les plus sincères pour objectiver les phénomènes, il y a un peu trop de nous-mêmes dans tous nos jugements. C'est particulièrement vrai dans le cas de la conscience qui est à la fois l'objet et l'outil de connaissance.

Pour la plupart des personnes avec qui j'ai eu l'occasion d'en discuter, la conscience se définit par la capacité à se concevoir comme sujet séparé du monde ainsi que la capacité à se souvenir, à penser, à déduire, à prévoir... En d'autres termes, à produire du raisonnement. D'ailleurs, si l'on consulte un dictionnaire grand public comme le Larousse, on retrouve peu ou prou cette conception de la conscience : « Connaissance, intuitive ou réflexive, que chacun a de **son** existence **et** de celle du monde extérieur ». Il semblerait donc que, pour de nombreux homo-sapiens, être conscient équivaut

à posséder un ego bien trempé et à être capable de spéculer sur le monde environnant. Avec une définition taillée précisément à notre mesure, forcément, homo sapiens à beau jeu de faire main basse sur le « capital-conscience ». Tout comme le christianisme qui suggère que « Dieu a créé l'homme à son image », notre « modernité » semble avoir du mal à sortir de sa vision anthropocentrique.

Or, cette définition nous met immédiatement face à d'épineux problèmes. Elle sous-entend d'une certaine manière que notre degré de conscience serait proportionnel à notre intellect en général et, en particulier, à notre faculté de concevoir notre identité individuelle et le monde environnant.

Vraiment ?

Pensez-vous sincèrement que l'on ressent d'autant plus intensément que notre esprit est chargé de savoirs et de concepts ?

Il y a lieu d'en douter.

Prenons l'exemple d'un bébé qui nage béatement dans le liquide amniotique, quelques jours avant son expulsion du paradis maternel... Bien qu'il soit capable de percevoir des voix extérieures, il est communément admis que, à ce stade de développement et pendant les premiers mois de sa vie de nourrisson, ce petit être n'a aucune notion de sa propre personne. Il ne se conçoit pas encore comme un « je », car pour que cela advienne, il faudra qu'il fasse l'expérience du « eux ».

De la même façon, la notion de temps lui est étrangère. Car, pour ressentir le temps qui passe, l'être a besoin de se confronter à l'événement, au changement.

Selon le philosophe Henri Bergson, « *la conscience est un trait d'union entre ce qui était et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir* ». On peut lui donner raison en ce qui concerne une conscience qui s'est frottée au changement,

mais c'est aller vite en besogne que d'en faire l'essence de la conscience. Il faut au contraire aller rechercher l'essence de la conscience au-delà du temps.

Pour le bébé en gestation, lui-même, la maman dont il entend la voix rassurante, le liquide dans lequel il flotte et les sensations étranges que lui procurent sa digestion, tout cela appartient à une seule et même chose, une sorte de « ça-monde » où le temps commence à peine à prendre forme. Mais cette façon d'être qui n'implique pas encore le moi, l'autre, le temps, ni aucune pensée analytique est-elle pour autant une forme amoindrie du ressentant ? Amoindrie dans le sens où la sensation d'être y serait moins intense, parce que moins intellectuelle. Pensez-vous sincèrement que ce bébé en gestation se trouve à mi-chemin entre le légume et l'être ressentant ?

Essayons maintenant de nous souvenir de nos jeunes années, lorsque notre notion de l'espace-temps se limitait peu ou prou à « ici et maintenant » et que nos préoccupations ne dépassaient pas le jeu auquel nous étions occupés. Étions-nous alors moins vivants, ressentions-nous moins intensément ? Je ne sais pas pour vous, mais dans mon cas, la réponse est : « non, bien au contraire ».

Lorsque nous avons enfin appris à marcher et que nous nous sommes précipité sur la route sans regarder ni à gauche ni à droite, on nous a peut-être traités « d'inconscients », mais ce n'était qu'une façon de parler. Nous n'étions pas conscients du danger, mais nous étions déjà intensément dans la sensation d'être, dans le ressentant. Quant à nos parents qui le soir même avalaient leur repas sans même prêter attention à la saveur des aliments et encore moins à nos babillages, parce qu'ils avaient enduré une pénible journée et que leurs soucis

d'adultes encombraient leur esprit, diriez-vous qu'ils étaient dans une forme de conscience supérieure... ?

Gardons-nous donc d'indexer l'intensité de la conscience sur la taille de notre égo, sur le poids de nos souvenirs, sur la quantité de nos espoirs et peurs et sur ce que nous appelons communément l'intellect.

L'autre difficulté à laquelle nous nous heurtons quand il s'agit de saisir le phénomène conscience dans son sens le plus fondamental tient au fait que, pour nous, ce phénomène est concomitant à toutes sortes d'activités avec lesquelles, par conséquent, nous le confondons.

Lorsque nous réfléchissons, nous sommes en même temps conscient de réfléchir. Mais réfléchir et être conscient de son raisonnement sont deux choses tout à fait différentes. La conscience n'est nullement nécessaire pour produire du raisonnement.

Vous en doutez ?

Aujourd'hui, nous disposons d'ordinateurs et d'algorithmes capables de battre à plate couture les meilleurs joueurs humains aux échecs. Jusqu'à preuve du contraire, ces machines ne sont pas conscientes de disputer une partie. Elles font le travail pour lequel elles ont été conçues, et elles le font terriblement bien. Cependant, elles n'ont ni désir de gagner, ni peur de perdre, ni plaisir à triompher. Du moins peut-on le supposer...

Lorsque notre métabolisme a besoin de nourriture ou d'eau, nous éprouvons la sensation de faim ou de soif. Mais, là encore, il n'était nullement nécessaire de faire appel à la conscience pour que notre corps se mette en recherche d'aliments et de boissons lorsqu'il en a besoin. On trouve de nos jours des petits robots tondeuses à gazon qui retournent automatiquement sur leur base de chargement lorsque leurs

batteries faiblissent. Sans vouloir offenser ces petits robots, je doute qu'ils rejoignent leur base parce qu'ils éprouvent une soif d'énergie.

Il en va de même pour nos sens. Lorsque nous visionnons une image, lorsque nous entendons un bruit, sentons une odeur... Il se passe deux choses bien distinctes.

La première est une fonction de captation et de traitement de l'information que les sciences cognitives comprennent de mieux en mieux : la lumière percute les cellules de notre rétine, l'information est acheminée jusqu'au cortex qui va y reconnaître des motifs qui seront analysés. Analyse qui donnera éventuellement lieu à une action. Par exemple écraser la pédale de frein lorsque l'image d'un gosse « inconscient » se ruant après son ballon s'imprime derrière notre pare-brise. Un véhicule automatisé disposant d'une caméra est tout à fait capable de percevoir et de traiter cette même information et d'effectuer la même action.

Mais nous autres humains avons également le privilège de ressentir tout cela. Ainsi percevoir l'information et ressentir notre perception sont deux choses distinctes mais que nous confondons allègrement car elles sont simultanées et indissociables pour les êtres ressentants que nous sommes.

La confusion est encore plus claire dans l'action de savoir. Même le langage distingue mal le fait d'avoir la connaissance et celui d'avoir conscience de connaître. On dit ainsi : « J'ai bien conscience que tu as un emploi du temps chargé ». Mais disant cela, nous exprimons deux choses :

1. Je dispose de l'information sur ton emploi du temps chargé.
2. Je ressens consciemment ce savoir.

La première chose - disposer de l'information sur votre emploi du temps - votre téléphone en est capable. La seconde en revanche lui est étrangère.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples. Chacun aura compris que je souhaite distinguer les activités de l'esprit et la conscience sensible de ces activités. Et, surtout, à faire entrevoir que l'intensité du sentiment d'être n'a rien à voir avec la complexité conceptuelle de l'esprit. J'affirmerai même le contraire : les pensées complexes, l'accumulation de connaissances, bien loin d'intensifier l'expérience consciente, l'encombrent. La seule chose qui est de nature à intensifier l'expérience sensible, c'est l'émotion. Il suffit pour s'en convaincre d'être attentif aux surplus d'intensité qui se manifestent dans notre cœur, dans nos tripes, lorsque l'amour ou la peur nous envahissent. Ces émotions subjectives, qui sont un aliment essentiel du ressentant, c'est justement ce que l'ultra-matérialisme se propose de nier. Car le matérialisme est avant tout une tentative d'instaurer une pensée fonctionnelle, c'est-à-dire une pensée de l'insensible.

Alors, puisque le mot et le concept de conscience sont à ce point contaminés par d'autres notions, laissons-le de côté et préférons-lui celui-ci : « **le ressentant** ». C'est-à-dire cette capacité à ressentir que quelque chose existe, même si ce sentiment ne s'accompagne d'aucune pensée complexe, pas même de l'idée qu'il existe un « moi », un monde, du temps... Le ressentant comme sensation d'être dans son état dépouillé, essentiel, fondamental.

Pour se faire une idée de ce ressentant fondamental, peut-être nous faudrait-il quitter notre condition d'homme et nous glisser dans le corps d'un ver de terre. Il nous est difficile de savoir concrètement à quoi ressemble l'expérience subjective

d'un ver de terre. Mais on peut raisonnablement imaginer que le lombric ne sait pas qu'il est lombric, il ne se ressent probablement même pas comme une chose entourée de terre. Avec les quelques centaines de neurones que la nature lui a concédé, il est probable que tout ce qu'il ressent, le goût de la terre, l'humidité ambiante, les vibrations du sol, sa digestion, tout cela participe pour lui d'une seule et même expérience d'être. Certes, les ingrédients qui composent ce cocktail de ressentant peuvent paraître rudimentaires, mais peut-on affirmer pour autant que le ver de terre est exclu du ressentant ou même qu'il ressent l'être de façon moins intense ?

Ceux qui pratiquent la méditation comprendront assez facilement cette idée de ressentant fondamental car, la méditation, lorsqu'elle atteint son but, permet de s'approcher plus ou moins près de ce ressentant fondamental. Grâce à cet état de conscience libéré du flux incessant des pensées et en partie libéré de l'ego et du temps, on peut effleurer une forme très dépouillée mais pourtant très intense du ressentant. L'état méditatif n'est pas une forme anesthésiée du ressentant mais bien une pleine conscience, justement car elle n'est pas encombrée par des façons d'être spécifiques.

Il faut donc comprendre le ressentant comme le socle fondamental de l'être. Fondamental mais pas primitif.

Certains d'entre vous comprendront immédiatement et intuitivement cette idée de « ressentant fondamental », parce qu'ils ont eu la chance d'en faire l'expérience intérieure. D'autres auront probablement un mal fou à envisager qu'un état de conscience dépouillé de toute perception et de toute notion puisse être autre chose qu'une petite mort. Je n'essaierai pas de convaincre ces derniers de la réalité de ce ressentant fondamental. Ce serait totalement absurde. Si vous

ne sentez pas la réalité de ce ressentant fondamental, aucun discours ne vous le fera ressentir. La seule chose qui pourrait vous convaincre, c'est d'en faire l'expérience. Le seul conseil que je me permettrai est le suivant : ne rejetez pas d'emblée cette idée. Restez neutres. Laissez la porte entrouverte. Le ressentant fondamental est un chat capricieux. Il se montrera quand il en aura envie, inutile de lui courir après.

L'académicien François Cheng, pour définir ce ressentant fondamental, propose une métaphore intéressante. Il parle d'un son de « basse continue »⁴. Cette vibration stable et profonde est une belle évocation, tant il est vrai que la musique est la forme d'art qui stimule le plus directement le soi profond.

Voilà donc cette notion de ressentant définie, mais si, à ce stade, vous ne ressentez pas clairement ce ressentant autrement que comme une vague notion théorique, peut-être serait-il sage de poser ce texte pour un temps et de méditer un peu là-dessus.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas absolument nécessaire de se rallier à la cause du ressentant fondamental pour apprécier la suite de cette histoire et sa conclusion...

La Révolte du Ressentant

La vague et l'écume

Pourquoi n'habiter que l'écume
Le moi
Quand nous appelle
La vague en-soi ?

La Révolte du Ressentant

L'indécidable

Tout le monde ou presque connaît la formule de Descartes, le fameux, « Je pense donc je suis ». Mais rappelons tout de même dans quel contexte elle se situe. Dans son « Discours sur la méthode », le philosophe, cherchant une vérité première et incontestable se livre à un exercice de « doute méthodique ».

« Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, **pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler**, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Ou encore :

« Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe ; et qu'il me trompe tant qu'il

voudra il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que **cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit.** »

Le raisonnement et sa conclusion restent absolument valables quelques siècles plus tard. Rien ne permet de démontrer que le monde est tel qu'il m'apparaît ni même qu'il existe en dehors de mon esprit. Comme s'amuse à l'imaginer de nombreuses fictions contemporaines, je pourrais être le jouet de quelque simulation, je pourrais être un esprit rêvant seul dans le vide. Ainsi, je peux douter de tout, sauf d'une chose, c'est que j'existe. Pourquoi ? Parce qu'il y a ressentant.

La seule chose qu'on pourrait éventuellement reprocher à la formule de Descartes, c'est que, comme tous les humains, il associe d'emblée ce ressentant au sujet « je » et la capacité à produire de la pensée, du raisonnement. Plutôt que le « cogito ergo sum », il faudrait peut-être s'en tenir à cette affirmation : « cela ressent donc cela est ».

Le ressentant, pour chaque sujet, est la seule certitude absolue. Mais paradoxalement, si ce ressentant ne fait aucun doute pour celui qui l'éprouve, il demeure absolument indémontrable chez autrui. Je n'ai aucun moyen de vous prouver que j'existe autrement que dans vos songes, aucun moyen de vous prouver que je ne suis pas l'avatar d'une simulation dont vous êtes l'unique cobaye. Inversement, bien que je ne sache pas de façon certaine ce que je suis, je suis absolument certain d'exister, sans être capable de vous le démontrer d'aucune manière. Le courant de pensée qui

consiste à douter de l'existence des autres et du monde et à ne tenir pour vrai et acquis que sa propre existence se nomme le solipsisme. Personnellement, je n'ai jamais rencontré personne qui ait durablement fait le choix du solipsisme. Une fois digéré ce constat, la plupart d'entre nous choisissent de croire au monde et aux autres comme sujets ressentant. C'est une croyance très raisonnable et qui a de bonnes chances d'être vraie. En outre elle nous évite de sombrer durablement dans la folie. Mais le fait que cela demeure une hypothèse indémontrable ne devrait pas laisser de nous interpeller.

J'ouvre ici une parenthèse pour tenter de réhabiliter la notion de croyance. Dans un monde où certains ne jurent que par l'objectivité - une objectivité qu'ils brandissent comme un gourdin contre ceux qui ne partagent pas leurs certitudes - il peut paraître étrange de vouloir défendre le droit à croire. Laissez-moi une chance de m'en expliquer.

Tout d'abord, l'être humain, face à la fantastique complexité du monde est condamné à relier les rares certitudes établies par les lignes en pointillé de ses intuitions. Nous n'accédons au monde que depuis notre ressenti subjectif, comment pourrait-il en être autrement ? Même celui qui prétend ne croire en rien croit plus qu'il ne le pense, il croit ne pas avoir de croyances...

Reconnaître qu'une bonne partie de nos prétendues connaissances sont en réalité des croyances, ce n'est pas sombrer dans le déraisonnable, c'est au contraire faire preuve d'une humilité salutaire. Il est facile pour un esprit dit « scientifique », de railler les croyances des âmes religieuses, car les croyances religieuses ou superstitieuses sont plus faciles à démasquer. Pourtant, la pratique scientifique elle-même a besoin de la croyance intuitive pour progresser.

L'histoire des sciences ne serait pas ce qu'elle est si on interdisait aux scientifiques de formuler des hypothèses dictées par leurs intuitions. Des hypothèses auxquelles ils croient et qu'ils ne sont pas toujours en mesure de vérifier au moment où ils les formulent. Contrairement à ce que clament certains censeurs de la pensée, ce n'est pas toujours à celui qui propose une thèse d'en apporter la preuve. La confirmation ou l'infirmité d'une théorie survient souvent bien après que son auteur l'ait exprimée. Transformant ainsi ce qui était une croyance en une vérité ou une erreur. En outre, à plusieurs reprises dans l'histoire des sciences, le statut de vérité ou d'erreur qu'on a cru avoir démontré a viré de bord.

En voici un exemple : au XIX^e siècle, la croyance scientifique était unanime pour considérer que l'espace était constitué « d'éther », une substance indéfinissable mais concrète sans laquelle la propagation de la lumière n'aurait pas été possible. Au XX^e siècle, cette croyance a été ridiculisée. Le vide et les équations de Maxwell faisant l'affaire, le modèle physique n'avait plus besoin de cet éther pour expliquer la propagation des ondes électromagnétiques. Pourtant, au XXI^e siècle, le vide n'est plus le vide. Il est à nouveau un substrat agité par des fluctuations quantiques, un substrat traversé par des neutrinos et baigné par un champ de Higgs. Sans parler de la matière et de l'énergie noire qui restent encore à découvrir et qui, représentent pour l'instant une croyance. La communauté scientifique n'a pas ressorti des cartons le terme d'éther, sans doute par peur du ridicule, mais tous les scientifiques s'accordent à dire que le vide n'en est plus un.

Pour des raisons qui me sont personnelles, je crois fermement à l'existence d'un ressentant fondamental et intemporel. Bien que j'ai quelques arguments subjectifs pour justifier cette croyance, je n'en ai pas la preuve. Mais cela ne devrait pas

m'interdire de revendiquer cette croyance. Les matérialistes réductionnistes croient fermement le contraire, et c'est leur droit, j'aimerais simplement qu'ils aient l'honnêteté de reconnaître que c'est leur croyance et qu'à ce titre, ils se montrent plus respectueux et plus attentifs. Sur le terrain du respect de l'altérité, nous avons tous beaucoup de progrès à accomplir.

Cependant, réhabiliter la croyance en tant que moteur essentiel de la recherche de vérité n'implique pas que toutes les croyances se valent. Il est légitime de faire des postulats, lorsque c'est la seule manière d'avancer. En revanche, une croyance qui contredit de façon absurde notre expérience du monde ne peut pas prétendre à être traitée à égalité avec une hypothèse qui s'accorde bien avec l'observation. Prétendre que la terre est plate au XXI^e siècle, ce n'est plus de la croyance légitime, c'est proprement délirant. Cela ne veut pas dire qu'il faut haïr ou mépriser ceux qui s'égarent à ce point. Ceux-là n'ont simplement jamais eu la chance de faire le tour de la planète en avion et n'ont pas eu accès à l'éducation qu'ils méritaient.

Fin de la parenthèse.

Mais s'il est tout à fait raisonnable de croire que les autres vivants sont dans le ressentant, la question devient stratégique lorsqu'on se penche sur les cas des machines.

Il y a quelque chose d'absurde derrière ces promesses que nous servent les « trans-humanistes ». En effet, comment allons-nous démontrer qu'une machine a atteint le ressentant ? Nul doute que des équipes de chercheurs s'empresseront de crier victoire dès qu'ils auront mis au point une intelligence artificielle capable de dire « je me sens triste aujourd'hui ». Qu'est-ce que cela prouvera ? Rien.

Mais l'inverse pourrait aussi être vrai. Il se pourrait qu'une forme de ressentant habite d'ores et déjà de nombreuses choses et en particulier certaines entités virtuelles, sans que nous le sachions.

Du côté des sciences, on voit parfois fuser différentes tentatives pour expliquer où et comment la conscience serait engendrée. Certains avancent la glande pinéale, d'autres le tronc cérébral, les plus imaginatifs envisagent des phénomènes quantiques dans la membrane des cellules... En vérité, rien de très concluant. Nous ne sommes déjà pas capables de démontrer si, oui ou non, un insecte ressent la douleur. On a longtemps considéré que les insectes étaient insensibles à la douleur, parce qu'ils ne disposaient pas des mêmes capteurs de douleur que nous autres. Les sciences admettent aujourd'hui que nous n'en savons rien, que la douleur pourrait avoir une autre source chez nos amis à six pattes.

Et les études comportementales ne nous sont d'aucun secours pour décider s'il y a ressentant. Le fait qu'un organisme réagisse à une stimulation ne suffit pas à prouver qu'il ressent... À moins de considérer qu'un arbre est dans le ressentant puisqu'il réagit de diverses manières aux changements et aux agressions et parfois même mécaniquement au toucher. À moins de considérer qu'un bout de calcaire ressent le vinaigre puisqu'il y réagit chimiquement en faisant des bulles. Et peut-être ferions-nous bien...

Mais nous ne pouvons pas reprocher aux sciences d'être incapables de répondre à ce problème difficile. Contrairement à cette croyance diffuse que représente le matérialisme, les sciences restent plutôt humbles face au problème du

ressentant et elles font bien. Car, quoi qu'on en dise, si chacun peut faire l'expérience du ressentant de façon indubitable, il n'existe aucune expérience qui permette de démontrer ce ressentant ailleurs qu'en nous-même, et c'est bien là tout le charme de ce mystère.

Bien entendu, parmi la kyrielle de scientifiques qui travaillent dans ces disciplines, on en trouve certains qui confondent l'intensité sans limite de leurs certitudes avec une preuve scientifique.

Stanislas Dehaene, dans son ouvrage « Le Code de la conscience », édition Odile Jacob, 2009, affirme :

« La science de la conscience va grignoter, petit à petit, chacun des aspects du problème difficile de la conscience [car] elle rend déjà compte d'une fraction importante des expériences subjectives [...]. Une fois revisité à l'aune des neurosciences cognitives et de l'informatique, le problème difficile [de la conscience] s'évaporerait sans laisser de traces ».

Dans quelques décennies... En voilà déjà une d'écoulée depuis cette profession de foi scientifique. Je suis prêt à attendre quelques décennies de plus. Mais en attendant, je reste dubitatif. Que ce Stanislas Dehaene commence par proposer une expérience qui prouverait qu'il n'est pas un zombie... Nous reparlerons de ce Monsieur lorsque nous entrerons dans le vif du sujet politique, vous allez comprendre pourquoi...

Parmi les grandes questions existentielles, celle du ressentant est probablement la plus importante et la plus lourde de conséquences au niveau intime, social, politique. Pourtant, cette question est comme une patate chaude que beaucoup tentent d'éluider. Il y a bien entendu des philosophes et des neuro-scientifiques qui continuent à se la poser, mais le moins

qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'occupe pas le haut du pavé dans le débat public. Les ultra-matérialistes l'évident parce qu'ils ont choisi de croire qu'elle était résolue d'avance, d'autres la délaissent parce qu'ils la savent sans réponse et qu'ils préfèrent les mauvaises réponses aux bonnes questions tandis que le commun des (im)mortels oublie tout simplement de se la poser.

Pourtant, cette question du ressentant, même si elle doit demeurer sans réponse, il est urgent de nous la poser à nouveau. Car le parti pris de certains face à cette énigme est en train d'entraîner des choix de société funestes qui nous concernent tous. Il n'y a qu'à regarder la névrose collective dans laquelle nous plonge la crise du Covid et toutes ses conséquences pour s'en convaincre : cacher les questions comme on cache la poussière sous le tapis favorise les crises d'asthme.

Le plus grand défi de cette question, ce n'est donc pas d'y trouver une réponse, mais plutôt d'accepter de s'en emparer tout en sachant par avance qu'elle n'a pas de réponse définitive, du moins, pas de réponse scientifique et consensuelle. S'en emparer et refuser les réponses arbitraires, s'en emparer et revendiquer la nature mystérieuse et donc sacrée de ce ressentant. La seule réponse valable à la question du ressentant, se trouve en chacun de nous, dans notre ressenti subjectif et nulle part ailleurs. Ce ressenti subjectif dont l'humanité doit se revendiquer avec fierté afin de stopper l'avance des forces du fonctionnel et de l'insensible.

Problème de la nécessité

Mais si la question du « comment » nous résiste, qu'en est-il du pourquoi ? Le ressentant, est-ce utile ?

Faute de pouvoir expliquer la source et le mécanisme responsable du ressentant, on pourrait être tenté de le justifier par son utilité.

On entend parfois que la conscience serait apparue, à un moment donné dans l'évolution du vivant, parce qu'elle est utile, parce qu'elle offre à l'espèce qui en bénéficie une sorte d'avantage concurrentiel. Par exemple, le fait d'éprouver de la peur permettrait de mieux se protéger du danger. Le fait d'éprouver du désir sexuel permettrait de contribuer avec plus d'ardeur à la démographie de l'espèce...

Ce raisonnement ne tient pas.

Nous l'avons vu dans le cas des machines, que nous considérons comme non-conscientes : un système, vivant ou pas, est tout à fait capable d'accomplir les actions adéquates sans que cela s'accompagne d'un ressentant quelconque. Un algorithme d'échec n'a pas fondamentalement besoin d'avoir peur de perdre pour l'emporter.

Prenons maintenant le cas de ces plantes sensibles, dont les feuilles se replient instantanément sur elles-mêmes lorsqu'on les touche. De deux choses l'une, soit on considère que ces plantes appartiennent au ressentant, dès lors, l'explication strictement neuronale de la conscience s'effondre, soit on considère qu'elles sont exclues du ressentant, dès lors, la justification du ressentant par son utilité ne tient pas.

L'argument de l'avantage évolutif n'est donc d'aucun secours. Au demeurant, on pourrait même dire que la conscience, loin d'être un avantage concurrentiel, est un terrible fardeau. Après tout, la peur nous fait perdre nos moyens tout autant qu'elle nous aide à faire face au danger. Il en va de même de toutes sortes d'émotions et de scrupules qui, loin de faciliter notre action, l'entravent.

Il y a bien un argument qui plaiderait pour la nécessité du ressentant, mais il est d'une nature tellement métaphysique, que peu d'entre-nous y seront sensibles. Si l'on considère que l'univers et ses phénomènes ont existé avant l'apparition du ressentant, alors, on accepte l'idée qu'il peut y avoir du phénomène, sans que rien ni personne ne soit là pour en témoigner. Dans une posture matérialiste, on accepte sans difficultés l'idée que quelque chose existe indépendamment de tout sujet ressentant. Cependant, d'un point de vue intuitif et métaphysique, on peut légitimement se demander si un « univers zombie » privé de ressentant n'équivaut pas tout simplement à du néant.

Profitions-en pour faire un petit détour du côté de l'orient. L'impossibilité d'un univers dénué de ressentant nous rapproche du concept de vacuité dans le bouddhisme. C'est une notion complexe qui a donné lieu à de nombreux développements philosophiques très subtils. Pour rester simple, disons que cette idée de vacuité traduit le fait que rien ne peut exister en soi, hors de la relation sujet-objet.

Ringou Tulkou Rimpotché dit à son sujet :

« Selon le bouddhisme, tout est en essence vacuité (śūnyatā) [...] Śūnyatā ne signifie pas « vide ». C'est un mot très difficile à comprendre et à définir. C'est

avec réserve que je le traduis par « vacuité ». La meilleure définition est, à mon avis, « interdépendance », ce qui signifie que toute chose dépend des autres pour exister. [...] Tout est par nature interdépendant et donc vide d'existence propre. »

Ringou Tulkou Rimpotché, « *Et si vous m'expliquez le bouddhisme ?* » Édition J'ai Lu, août 2004

Et cette notion de vacuité nous rappelle aussi que nous n'accédons jamais directement au moindre phénomène objectif, tout juste faisons-nous l'expérience de l'image qu'ils projettent sur le voile de notre conscience.

Quoi qu'il en soit, il me semble que nous avons ici clairement établi que la conscience ne pouvait se justifier par son utilité biologique. Que le mystère du ressentant résiste aussi bien à la question du comment qu'à celle du pourquoi, voilà encore de quoi nous émerveiller.

La Révolte du Ressentant

Les choses de la nuit

Quand la nuit s'abat sur vous
Choses

Quand la nuit s'abat sur vous
On dort et rêve
À d'autres choses

Lors qu'advient-il de vous
Choses
Si plus personne n'est là
Pour vous rêver ?

La Révolte du Ressentant

Histoire du ressentant

Dans l'évolution des sociétés humaines, culture et technique évoluent de pair, s'influencent mutuellement, se reflétant l'une dans l'autre.

Il est particulièrement intéressant d'observer comment la culture spirituelle de l'humanité a évolué de concert avec sa capacité de domination technique sur le vivant.

Les chasseurs-cueilleurs du néolithique ne maîtrisaient pas la nature, ils en dépendaient. Ils n'avaient pas encore domestiqué les bêtes dans le but d'en faire l'élevage, ils n'avaient pas encore domestiqué les plantes à des fins d'agriculture. Ce n'est certainement pas une coïncidence si ces peuples avaient des représentations du monde qu'on pourrait qualifier d'animistes, au sens large.

Cela, nous sommes capables de le deviner grâce à l'étude des populations qui vivaient encore à la manière de nos ancêtres jusqu'à il y a peu, jusqu'à ce qu'ils aient la malchance de faire la rencontre de l'homme blanc...

Le chasseur-cueilleur donc, concevait toute la nature comme manifestation du ou des esprits. Ciel, foudre, terre, feu, montagne, océans, cours d'eau, plantes, arbres, forêts, animaux, ancêtres défunts... En toutes ces choses, l'homme « primitif » reconnaissait la manifestation de l'Esprit. Et qui dit Esprit, dit conscience, ressentant. Et toutes ces choses étaient pour lui sacrées car elles appartenaient au domaine du ressentant. Bien entendu, lorsque l'homme imagine ce ressentant, il se l'imagine par analogie avec sa propre expérience du ressentant, c'est-à-dire doté d'une personnalité, d'une volonté, capable de désir, de colère, de châtements...

Puis, petit à petit, l'homme installe sa domination sur la nature et le vivant. Du moins, croit-il le faire. Et, à mesure que sa domination s'étend sur la nature et le vivant, l'homme en retire progressivement le caractère sacré. Dès lors qu'il apprend à semer et à moissonner, l'homme chasse le végétal du domaine spirituel pour en faire une ressource matérielle. Il en va de même pour les animaux. Si les bêtes sauvages représentaient autant d'avatars divins, avec l'arrivée de la domestication elles vont sérieusement rétrograder au rang des choses utiles.

Les conquérants des Amériques, désireux de s'appropriier les terres du Nouveau Monde et de réduire leurs habitants en esclavage, prétextaient volontiers que ceux-ci n'avaient pas d'âmes. Mais les pratiques de ces conquérants vont émouvoir la chrétienté, si bien que le 2 juin 1537, le pape Paul III adresse une lettre au cardinal Juan Pardo de Tavera, archevêque de Tolède, dans laquelle il rappelle que les Amérindiens sont des êtres humains et condamne leur esclavage. Voici un extrait de cette missive « *veritas ipsa* » :

« [...] le jaloux adversaire du genre humain, toujours hostile aux œuvres humaines afin de les détruire, a découvert une nouvelle manière d'empêcher que la parole de Dieu soit annoncée, pour leur salut, aux nations. Il a poussé certains de ses suppôts, avides de satisfaire leur cupidité, à déclarer publiquement que les habitants des Indes occidentales et méridionales, et d'autres peuples encore qui sont parvenus à notre connaissance ces temps-ci, devaient être utilisés pour notre service, comme des bêtes brutes, sous prétexte qu'ils ne connaissent pas la foi catholique. Ils les réduisent en esclavage en leur imposant des corvées telles qu'ils oseraient à peine en infliger à leurs propres animaux domestiques.

[...] Nous décidons et déclarons, par les présentes lettres, en vertu de Notre Autorité apostolique, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui parviendraient dans l'avenir à la connaissance des chrétiens, même s'ils vivent hors de la foi ou sont originaires d'autres contrées, peuvent librement et licitement user, posséder et jouir de la liberté et de la propriété de leurs biens, et ne doivent pas être réduits en esclavage[...] »

Cette bataille entre intérêts économiques et impératifs religieux donnera également lieu à la fameuse controverse de Valladolid en 1550 suite à laquelle la couronne Espagnole cessera temporairement la colonisation de l'Amérique.

Au XVII^e siècle, Descartes introduira l'idée d'animal-machine. S'il ne réfute pas le fait que les animaux éprouvent des sentiments, il avance l'idée que leur comportement ne serait qu'une série de réactions automatiques à des stimulus, comme ceux qu'une machine pourrait produire. Tandis que seul l'homme serait doté d'une âme et du sacro saint libre arbitre. À travers cette conception, on devine que le philosophe et son époque considèrent les animaux comme peu dignes de conscience...

Progressivement, dans les récits qui soudent les sociétés humaines, le sacré se retire du monde, permettant à homosapiens de faire passer pour la nécessaire marche du progrès, des pratiques qui, sans ce retrait du sacré, seraient considérées comme des sacrilèges. Le sacré trouvera d'abord refuge dans des Dieux et des lieux de plus en plus inaccessibles. Enfin, le religieux se retire presque entièrement du récit dominant. Et, là où il maintenait vivante la flamme du sacré et le mystère du ressentant, le religieux, en se retirant, laisse un grand vide. Un

vide dans lequel s'engouffre un autre récit : celui des sciences, de la raison triomphante, du matérialisme...

Cette tendance qui consiste à réduire le territoire du ressentant nous conduira par la suite aux pires excès. Car si les religions ont assurément causé du tort en se mêlant de ce qui ne les regardaient pas et en s'en mêlant mal, les horreurs du XXe siècle nous ont montré que, homo-sapiens est tout à fait capable de massacrer ses semblables sans faire appel aux arguments théologiques. Pour que l'holocauste puisse avoir lieu, il a fallu retirer à ses victimes toute dignité humaine, il a fallu qu'elles ne soient plus considérées comme des sujets ressentants, mais comme des kilos de chairs et d'os que seul un numéro tatoué sur le poignet distingue.

La morale de cette Histoire : Il semble que l'homme, avant de martyriser une chose, un être ou ses semblables, ait besoin de se dédouaner de ses crimes en retirant à sa victime son caractère sacré. Et, chasser un être du territoire du ressentant est bien la meilleure manière d'y parvenir. Il n'y a qu'à écouter la propagande qu'un état belliqueux ou un dictateur génocidaire sert à son peuple avant les grandes boucheries. Pour que la folie meurtrière donne toute sa mesure, il faut avant tout déshumaniser l'adversaire. Cela se comprend assez facilement car si, avant de se lancer dans une guerre ou un génocide, les dirigeants expliquaient à leurs exécutants : « n'oubliez pas que vous allez tuer des gens qui, comme vous, ont peur, et qui souffrent, et qui ont une famille qu'ils aimeraient protéger... », l'ardeur à la tâche en souffrirait sensiblement et le taux de désertion grimperait en flèche. Il y a donc un parallèle très clair entre l'étendue, l'intensité, la qualité du ressentant que l'on prête à la nature, aux autres, et à

soi-même et le respect avec lequel on traitera toutes ces choses.

Cahin-caha, nous voilà rendus tant bien que mal au XXI^e siècle. Ce siècle ou plus rien n'est simple et tout se complique.

Or, nous ne sommes pas quittes du mal profond qui a permis l'horreur absolue de l'holocauste ainsi que d'autres boucheries plus récentes. Ce mal profond, quel est-il ? C'est l'oubli du caractère sacré que le ressentant donne à La Vie, c'est l'oubli du devoir que le ressentant nous impose les uns envers les autres. Ce mal profond ronge nos sociétés plus profondément que jamais. Et, à l'heure où certains se disent que cette planète n'est pas faite pour supporter huit milliards de consommateurs, ce mal fait peser le risque d'un drame qui pourrait bien battre tous les records, si nous ne nous engageons pas résolument dans la bataille pour le ressentant. Un drame pour l'humanité, mais aussi pour tout le vivant.

D'un côté, nous assistons à une fuite en avant technologique qui tente d'instaurer une vision d'homme-machine. Une vision qui touche à son apogée avec le projet du trans-humanisme. Un projet qui s'inscrit très clairement dans une vision matérialiste du ressentant et qui peut potentiellement rendre superflue une partie de l'humanité et en asservir une autre. Nous y reviendrons.

Mais, dans le même temps, on assiste depuis quelques décennies à une nouvelle extension du domaine du ressentant. Qu'on soit vegan ou omnivore, personne ne nierait aujourd'hui que les animaux sont des êtres ressentants à part entière. Les arbres eux-mêmes, grâce certains ouvrages à succès, sont à nouveau envisagés comme membres du club du

ressentant. La nature toute entière qui nous est longtemps apparue comme une menace, un adversaire à dominer, nous apparaît à nouveau comme une chose précieuse avec laquelle nous devons cohabiter.

Après avoir reflué pendant des siècles, la conscience du ressentant se rappelle à notre bon souvenir.

Les sciences « dures » n'échappent pas à cette marée montante du ressentant. Car, au cours du XXe siècle, la théorie quantique est passée par là. Sans rentrer dans le détail et sans trop extrapoler, nous pouvons dire que cette théorie remet l'observateur, le sujet, dans l'équation. Elle redonne à l'expérience consciente un rôle dans les phénomènes. Même si ce rôle fait l'objet de différentes interprétations, la physique quantique nous interroge profondément sur l'influence du ressentant. Enfin, dans le domaine de la médecine et des neurosciences, souffle un certain vent de liberté qui permet aux chercheurs d'étudier sans se faire (trop) traiter de charlatans, des phénomènes comme les expériences de mort imminente, les états de conscience modifiés. Il semble que certains scientifiques s'autorisent à nouveau à penser le ressentant comme un phénomène possiblement plus complexe et plus profond que les simples connexions neuronales, et c'est tant mieux.

Le récit du ressentant est en train d'évoluer. Il suffit de voir la profusion des fictions traitant de près ou de loin de la conscience pour se convaincre que la question du ressentant fait son grand retour dans l'imaginaire collectif. Chassez le naturel, il revient au galop. Et si la question reste encore cantonnée au divertissement où à des recherches balbutiantes, il ne tient qu'à nous de nous saisir de cette question et d'en faire un véritable enjeu de civilisation. Car il n'est pas certain

La Révolte du Ressentant

qu'une civilisation puisse survivre très longtemps sans s'enivrer à la source de ce mystère.

La Révolte du Ressentant

Sciences, matérialisme et ressentant.

Le matérialisme ne doit pas être confondu avec les sciences. Si l'on écoute attentivement les plus grands scientifiques, rares sont ceux qui se déclarent foncièrement matérialistes. C'est particulièrement vrai pour les grands physiciens du XXe siècles qui, pour s'être frottés à l'étrangeté de la physique quantique, savent qu'il existe une relation non élucidée entre observateur conscient et phénomènes.

Si les sciences modernes nous aident à nouveau à contempler l'infini et la complexité, on ne peut pas en dire autant du modèle matérialiste qui, sans en avoir l'air, continue de véhiculer des croyances d'un autre temps. Le matérialisme auquel il est fait référence ici et qui est assez vertement critiqué dans ce texte, c'est le matérialisme dans sa version « grand public ». C'est-à-dire le matérialisme caricatural qui fonde le récit dominant dans nos sociétés.

Ce matérialisme est un système de croyance qui, certes, s'alimente des sciences lorsqu'il y trouve son intérêt, mais qui est notablement en retard sur celles-ci et qui repose sur de nombreux postulats douteux et passablement démodés.

Le matérialisme n'est pas une religion qui aurait ses vicaires et son pape, bien que certains s'en fassent les apôtres. Le matérialisme n'est pas davantage un parti politique avec ses dirigeants qui tiendraient à jour la liste de ses adhérents. Le matérialisme est une pensée diffuse, une dynamique qui s'insinue dans nos esprits, influence nos comportements, tire nos sociétés dans une certaine direction. Une direction qui

consiste entre autres à étirer à tout prix notre temps de vie, à rechercher notre bonheur dans la consommation de biens matériels, à mesurer, à automatiser, à normaliser nos comportements.

C'est un système de pensée qui est insidieux à plusieurs titres. D'une part, parce qu'il parvient à se faire passer pour majoritaire alors qu'en vérité, il n'est que dominant. Contrairement aux apparences, la pensée matérialiste n'est pas du tout majoritaire dans le monde. Elle est dominante, certes, mais la plupart des êtres humains vivent avec un attirail d'intuitions et de croyances qui ne relèvent pas du matérialisme.

D'autre part, ses principes imprègnent en profondeur certains choix de société et nos comportements individuels, sans que ces principes soient très clairement énoncés ou débattus.

Enfin, mais c'est un reproche qu'on peut faire à tous les dogmes, il ne conçoit ses contradicteurs qu'à travers la caricature pour éviter de se remettre en question.

Le premier et le plus fondamental des postulats qui fondent le matérialisme, c'est que l'esprit n'est que la cause tardive d'un certain agencement physique. Ce postulat induit qu'il peut y avoir des phénomènes physiques sans ressentant, donc, que la matière est préexistante et cause de tout. Que la pensée est causée par la matière et ne peut pas l'influencer ou en être la cause.

Le terme même de matière, on le sait aujourd'hui, est tout à fait démodé. Il n'existe pas de matière au sens où nous l'avons longtemps cru, c'est-à-dire quelque chose de plein et de solide comme semblent l'être les objets qui nous entourent. Il n'y a en réalité que des énergies en mouvements, et ces mouvements n'obéissent pas à une mécanique déterministe,

mais plutôt à d'étranges règles en apparence hasardeuses. Siècle après siècle, nous nous sommes enfoncés de plus en plus profondément dans l'intimité des phénomènes, dans l'espoir d'augmenter notre compréhension des choses. Pourtant, après quelques siècles d'illusion positiviste, nous réalisons que nous n'avons fait que mettre en évidence la complexité infinie des choses. Nous avons certes élucidé un certain nombre de mystères, mais pour chacun de ces mystères élucidés, dix autres mystères ont surgi.

En place de matérialisme, certains préfèrent aujourd'hui le terme de physicisme qui en serait une version rafraîchie. Mais le postulat qui le fonde reste identique : préexistence du phénomène physique sur celui du ressentant.

Le récit matérialiste dominant ne s'attarde pas trop sur la question du ressentant, car c'est une question susceptible de faire vaciller son édifice. Ses partisans préfèrent considérer cette question comme tacitement résolue ou sur le point de l'être. Et les voilà qui foncent tête baissée et nous entraînent dans ce qui ressemble de plus en plus à une dangereuse impasse.

Le matérialisme donc, même s'il ne le clame pas toujours haut et fort, considère que le ressentant est un heureux événement survenu dans le cerveau de certains êtres supérieurs, un événement survenu assez tard, donc, dans l'histoire de l'univers, et un événement qui devrait toute son existence à des phénomènes auparavant dénués de ressentant.

Mais demandez maintenant à un fervent matérialiste : quand et chez quelle espèce débute le ressentant ? Démarre-t-il subitement et complètement, comme un big-bang de l'être, ou

s'allume-t-il progressivement, faisant passer progressivement le vivant du stade de légume au chloroforme à celui de sa sublime quintessence (j'ai nommé homo-sapiens) ? Il sera bien incapable de vous répondre. Mis à part l'éponge de mer et quelques bestioles de cet acabit, la plupart des animaux disposent d'un cerveau, même rudimentaire. On pourrait être tenté de dire qu'il faut au minimum quelques neurones pour prétendre faire partie du club *select* du ressentant. Mais cela pose plusieurs problèmes.

Tout d'abord, nous n'avons identifié aucun mécanisme physico-chimique spécifique aux neurones qui les distinguerait des autres cellules et qui expliquerait le ressentant.

Mais surtout, l'explication neuronale ne semble pas bien s'accorder avec l'intensité du ressentant telle que nous en faisons l'expérience.

Car, si l'on considère que les neurones et leur organisation sont à eux seuls responsables du ressentant, on devrait observer une proportionnalité entre leur organisation et l'intensité du ressentant.

Or, le cerveau d'un jeune enfant ne contient que 25% des connexions qu'il aura à l'âge adulte. Il est beaucoup moins connecté.

Si le nombre de neurones et leur organisation suffisaient à expliquer le ressentant, le ressentant devrait être d'autant plus puissant qu'on dispose d'un cerveau important et complexe. Ça ne semble pas être le cas si on repense à nos jeunes années. Et, je veux croire qu'un moineau, bien qu'il n'ait qu'une cervelle de piaf se situe bel et bien dans un ressentant tout aussi intense que le nôtre, sinon plus.

Ainsi, si le phénomène ressentant ne semble pas proportionnel à la boîte crânienne, il n'a pas pu s'allumer progressivement et gagner en intensité au fur et à mesure de l'évolution des espèces.

Mais on a encore plus de mal à imaginer qu'il ait pu surgir soudainement du néant de l'être pour briller dans sa pleine puissance, chez le premier animal dont le cerveau avait atteint la taille critique de 777 neurones.

À y regarder de près, l'idée d'une naissance tardive du ressentant et celle d'une cause neuronale posent donc de très sérieux problèmes.

Jusqu'à il y a peu, le dogme matérialiste qui régnait en maître sur les sciences ne permettait pas vraiment de conduire des recherches qui remettraient en cause l'origine purement neuronale de la conscience. Mais les temps changent, les tabous se relâchent, et c'est ainsi que le 15 décembre 2014, l'étudiant en médecine François Lallier a pu présenter sa thèse de doctorat sur le thème des *Expérience de Mort Imminente*⁵ et obtenir les honneurs du jury. Le sujet de sa thèse, il y a quelques années encore, n'aurait même pas été accepté. Le docteur Lallier y affirme que l'hypothèse d'une conscience partiellement indépendante du cerveau « n'est pas irrationnelle sur le plan scientifique » et s'avère la seule à pouvoir expliquer les faits liés aux expériences de mort imminente. Ailleurs dans le monde, de plus en plus de scientifiques prennent aujourd'hui le risque de conduire des recherches sur des sujets qui leur auraient coûté leur poste au siècle dernier.

Enfin, sur un plan personnel, j'ai beaucoup hésité à faire la confession que je m'apprête à faire, sachant les railleries

auxquelles je m'expose. Mais c'est le moment où jamais. Scientifique de formation, élevé au biberon du matérialisme, je n'ai jamais envisagé, jusqu'à mes quarante ans, que la conscience puisse être autre chose qu'un produit de ma matière grise. Jusqu'à cet âge, je n'ai jamais eu le moindre intérêt pour toutes les façons de voir qui sortait de ce cadre. Je dirais même que je les ai considérées avec le plus grand mépris. Mais une expérience brutale et soudaine que je ne saurais qualifier de façon certaine, mais qui m'a fait l'effet d'une petite mort, a fait voler en éclat mes certitudes à ce sujet et m'a profondément transformé. Cette expérience a non seulement transformé mes convictions et mon ressenti intime, mais elle a également entraîné un profond changement dans mon style de vie. Et c'est toujours à cet événement que je dois ma carrière d'auteur, depuis 5 ans. Que ceux qui souhaitent en rire ne se privent pas. Je leur donnerai néanmoins ce conseil amical : ne soyez pas aussi bornés que je l'ai longtemps été.

Pendant longtemps, ces phénomènes n'ont pu être étudiés impartialement, à cause du mépris a priori qui régnait pour de telles hypothèses. Peut-être que la fin de l'omerta apportera prochainement de l'eau au moulin de ce débat acharné autour du ressentant.

Bien entendu, le cerveau joue un rôle important dans les manifestations de la conscience supérieure. Les neurosciences mettent indubitablement en évidence des correspondances entre certaines régions du cerveau et certaines fonctions supérieures de l'esprit. C'est-à-dire celles qui coïncident avec des activités élaborées telles que réfléchir, parler, voir, se mouvoir... Mais nous n'avons aucune idée de l'endroit où prend sa source le ressentant fondamental. Et aucune idée du mécanisme qui produirait le ressentant.

La Révolte du Ressentant

Je suis dorénavant convaincu que le ressentant dans son expression la plus fondamentale se trouve déjà à l'oeuvre dans les profondeurs les plus intimes des phénomènes : cellules, molécules, atomes, particules et en deçà, dans les fluctuations du vide quantique et jusqu'à l'infiniment petit... En d'autres termes, que le ressentant n'a pas attendu l'apparition des animaux pour exister.

La Révolte du Ressentant

Intelligence ou conscience artificielle

Affirmons-le encore une fois: l'intelligence n'implique pas la conscience. Et prouvons-le : lorsque des algorithmes battent à plate couture les meilleurs joueurs d'échecs, ils n'ont pas besoin de l'avoir désiré et on peut supposer qu'ils n'en éprouvent ni joie ni fierté, ils exécutent leur intelligence hors du ressentant.

L'humanité, depuis quelques décennies, est agitée par le grand fantasme de l'intelligence artificielle. En réalité, l'intelligence artificielle est déjà advenue depuis des lustres. Lorsque Blaise Pascal invente sa première machine mécanique à calculer avec système de retenue, on peut déjà parler d'intelligence artificielle, au sens d'un système capable de résoudre un problème. Lorsque nous prenons l'ascenseur, nous appuyons sur le bouton de l'étage auquel nous souhaitons nous rendre, et l'ascenseur réagit de façon intelligente en nous y conduisant, sauf s'il est en panne. Lorsqu'un algorithme bat à plate couture un humain aux échecs, il fait preuve d'intelligence pour ce problème spécifique. Les ordinateurs nous surpassent déjà dans de nombreux domaines où la prise de décision nécessite l'analyse logique d'un très grand nombre de paramètres. Il est même très probable que, dans un futur plus ou moins proche, les ordinateurs concurrenceront les humains dans des domaines qui nous sont pour l'instant réservés : l'art, le langage, la créativité, l'humour... Les difficultés seront peut-être plus grandes que certains l'imaginent, mais rien ne semble s'opposer à ce que cela advienne, tôt ou tard. Ce qui va poser quelques problèmes, si ces machines sont au service d'une minorité de nantis...

Mais le véritable graal que certains poursuivent n'est pas celui de l'intelligence artificielle. C'est celui de la conscience artificielle. C'est-à-dire produire du ressentant dans un substrat autre qu'un cerveau organique. Ce fantasme est attisé par deux objectifs : d'une part, le désir prométhéen d'égaliser « Dieu » en créant ex-nihilo une chose qui ressent, d'autre part, la possibilité de transférer un esprit humain sur un support virtuel, ce qui lui épargnerait les désagréments de la décrépitude et l'inconvénient de la mort.

Mais tous ces projets de conscience artificielle se fondent sur un postulat douteux : ils considèrent que la conscience est le fruit d'une organisation certes complexe des neurones, mais que cette complexité n'est pas infinie, donc, qu'elle peut-être reproduite à l'identique. Au fond, ce qui caractérise les adeptes de ces promesses technologiques, c'est une vision mécanique et finie du monde en général et du ressentant en particulier. Dans cette vision réductionniste du monde et du vivant, l'hypothèse de l'infini, c'est-à-dire celle du sublime, est jetée aux orties.

Les décennies à venir nous éclaireront peut-être sur le sujet, en attendant, je suis pour ma part convaincu que les trans-humanistes sous-estiment grandement la profondeur abyssale dans laquelle le ressentant plonge ses racines et que, par conséquent, leurs tentatives pour faire migrer un esprit humain dans un cerveau de silicium n'aboutiront probablement pas de sitôt. « Euthanasier la mort », nous promettent-ils. Nous verrons. Mais mon ressentant subjectif, pour ce qu'il vaut, me murmure que ces folles entreprises seront aussi efficaces à conjurer la peur de la mort, que la chirurgie esthétique l'est à conjurer l'angoisse de vieillir.

En revanche, en ce qui concerne l'émergence du ressentant dans une machine, les paris restent ouverts. On ne peut pas exclure que ces entités accèdent à une forme de ressentant, comme dans le très beau film d'animation « Ghost In The Shell ». Pour être honnête, on ne peut pas exclure que ce soit d'ores et déjà le cas. Mais si cela advient, où est déjà advenu, je doute que ce soit uniquement grâce à l'assemblage de cent milliards de neurones virtuels. Si le ressentant émerge d'une structure artificielle, cela pourrait tout aussi bien vouloir dire qu'il se trouvait déjà présent de façon fondamentale, dans l'intimité du phénomène silicium, dans le vide qui sépare ces atomes, ou Dieu sait où. Nous n'aurions donc pas fabriqué ex-nihilo du ressentant, nous lui aurions simplement offert un environnement lui permettant de se structurer et de s'exprimer différemment. Exactement comme l'a fait l'évolution en permettant au ressentant fondamental de s'exprimer sous la forme d'une créature comme homo sapiens.

Et le mystère du ressentant restera intact.

D'autant que, nous aurons un mal fou à démontrer qu'il y a où qu'il n'y a pas émergence du ressentant. En effet, une machine pourrait bien se mettre à affirmer, « ça ressent, donc ça est », rien ne nous permettra de décider si elle dit vrai ou si elle baratine parce que son système algorithmique est parvenu à la conclusion que c'est ce que nous avons envie d'entendre.

Probablement que, au fur et à mesure que les machines seront capables de nous faire rire, de nous émouvoir par leurs mélodies, leur « gentillesse » ou leur « vilénie », nous leur accorderons progressivement le bénéfice du doute, nous les ferons entrer dans la sphère du ressentant, sans jamais en avoir absolument le cœur net. Certains se souviennent peut-être de l'engouement déraisonnable qu'avaient provoqué les

« Tamagoshi ». Ces petits boîtiers à trois sous, à peu près aussi intelligents qu'une télécommande de portail. Certains adeptes leur accordaient un soin de chaque instant, comme s'il s'agissait d'un véritable animal de compagnie ou d'un nourrisson. Et quand on voit l'attachement que certain(e)s portent à leur smartphone, ça présage de drôles d'amours monstres entre humains et I.A, lorsque celles-ci seront vraiment au point. Qu'elles soient capables de ressentir ou qu'elles ne le soient pas.

Tout cela, bien entendu, à condition que les défis auxquels nous faisons face ne mettent pas un coup d'arrêt à l'aventure technologique...

Spiritualisme et idéalisme

Nous avons cassé assez de sucre sur le dos du matérialisme, assez montré ses limites et ses incohérences, pour nous intéresser maintenant au modèle de pensée alternatif le plus courant.

Nous n'allons pas faire la revue détaillée de toutes les façons que l'homme a eu d'envisager la question de l'être, une vie n'y suffirait pas. Néanmoins, on peut considérer que, face au courant de pensée matérialiste, se tient un autre courant antagoniste : le spiritualisme ou l'idéalisme.

On trouve à boire et à manger dans ces diverses croyances. Depuis les esprits des animistes au Saint Esprit des chrétiens en passant par divers poly et monothéismes. Certaines de ces croyances font habiter leurs dieux sur l'Olympe, d'autres en des cieux magiques où en tout autre lieu hermétiquement séparé du monde physique. Tous ces courants de pensée ont néanmoins quelque chose en commun : ils considèrent que l'âme, l'esprit, le ressentant, est préexistant aux phénomènes. Du moins considèrent-ils que l'esprit prend sa source dans un lieu qui n'a guère de compte à rendre aux phénomènes physiques. L'esprit serait donc comme une substance idéale capable d'occuper la matière comme l'eau occupe un récipient, mais dont la véritable maison se trouverait en un lieu transcendant.

C'est bien gentil et parfois séduisant, mais cela s'apparente beaucoup à un lapin tiré du chapeau. Et, le moins qu'on puisse dire, c'est que ça manque un peu de rigueur. Considérer que les neurones et leur organisation sont la seule cause du ressentant n'est pas très satisfaisant, certes, mais considérer

que ce ressentant est totalement affranchi des phénomènes ne l'est pas davantage.

Mais, finalement, bien qu'en apparence tout oppose le matérialisme et le spiritualisme, ils sont assez comparables. Car ces deux modèles de pensées opèrent une séparation entre esprit et matière, c'est-à-dire entre ressentant et phénomènes. Pour le matérialisme, le premier est causé par le second et la matière est donc première, pour les spiritualismes, à l'inverse, l'esprit est premier. Mais l'un comme l'autre les considèrent comme des choses distinctes.

Le matérialisme s'est construit en réaction aux croyances qui l'ont précédé et, à ce titre, il leur doit beaucoup plus qu'on ne le pense. Il ne s'est pas construit comme une pensée neuve, mais plutôt comme une pensée du renversement, comme une image dans un miroir. Si bien qu'il partage certains des défauts du dogme qu'il entendait renverser.

Alors, plutôt que de s'acharner à résoudre l'énigme du ressentant les pieds et poings liés par ce dualisme matérialisme/spiritualisme, il faut s'en libérer et envisager le physique et le spirituel, les phénomènes et le ressentant, comme une seule et même chose absolument indissociable. On ne se demande pas si la flamme précède la lumière et la chaleur ou si la lumière et la chaleur font la flamme. La flamme est lumière et chaleur.

L'être est événement

Une fois le ressentant compris dans son sens le plus fondamental, c'est-à-dire libéré de la notion de sujet, d'égo et de tout autre capacité conceptuelle, libéré de son positionnement dans le temps et l'espace, on peut alors aussi renoncer à concevoir l'esprit et la matière comme deux catégories distinctes.

Un autre chemin s'ouvre : celui qui consiste à envisager que le ressentant et les phénomènes sont une seule et même chose, indissociable de toute éternité. C'est-à-dire considérer qu'il ne peut y avoir de phénomènes sans au moins une dose de ce ressentant fondamental, et qu'à l'inverse, il ne peut y avoir ressentant sans qu'il se manifeste par quelque phénomène.

Dès lors, ce que nous appelons phénomène physique n'est plus la cause ou la conséquence du ressentant, il est les deux à la fois. Le phénomène est à la fois la manifestation du ressentant, ce qui le représente, le reflète, tout autant qu'il en est la condition nécessaire, ce qui le rend possible, ce qui lui permet d'advenir.

Le ressentant comme caractéristique intrinsèque du phénomène et le phénomène comme manifestation systématique du ressentant.

Dès lors, on peut admettre que notre corps en général, et notre cerveau en particulier sont bien la cause de notre ressentant le plus spécifique. Mais ils sont dans le même temps, le reflet, la manifestation, la conséquence d'une organisation particulière d'un ressentant fondamental qui plonge ses racines bien en deçà de nos cellules, dans les profondeurs de l'infiniment petit. Un ressentant qui existait avant notre conception. Un

ressentant fondamental qui coïncide avec le chaos et l'informe de l'infiniment petit pour se manifester dans une organisation phénoménale plus structurée.

Frédéric Nietzsche fut un des premiers philosophes à rejeter la dualité corps-esprit et la primauté de l'âme.

« Corps suis tout entier, et rien d'autre, et âme n'est qu'un mot pour désigner quelque chose dans le corps »

“Des contempteurs du corps”, ainsi parlait Zarathoustra.

Mais ce serait mal le comprendre que de croire qu'il inaugurerait une pensée ultra-matérialiste selon laquelle le corps pourrait se dispenser d'esprit. Nietzsche convoque plutôt un corps pensant, ainsi qu'en témoigne cet autre extrait de son Zarathoustra :

« Derrière tes pensées et tes sentiments, mon frère, se tient un puissant maître, un inconnu montreur de route – qui se nomme soi. En ton corps il habite, il est ton corps. »

Le moindre atome, la moindre particule, la moindre fluctuation énergétique du vide doit donc être considérée à la fois comme un état de l'énergie physique, tout autant que comme un état du ressentant. L'origine de notre univers est déjà un moment du ressentant. Et, de la même façon que notre univers est né d'une singularité, une singularité dans laquelle le temps s'abolit, le ressentant fondamental doit être envisagé en dehors du temps, c'est-à-dire capable d'éternité. Car l'éternité est davantage l'affaire d'une abolition du temps que d'un temps qui s'écoulerait à l'infini.

Si cette idée d'une absolue concomitance entre phénomène et ressentant peine à se frayer un chemin dans notre esprit, ce n'est pas parce qu'elle est particulièrement complexe ou farfelue. C'est parce que nous héritons de plusieurs siècles de pensée dualiste durant lesquels nous avons à tout prix voulu séparer ces deux choses. Ce qui fait obstacle à l'expérience de cette vérité, ce sont les strates de croyances que notre culture a accumulées et dont notre esprit reste dépositaire. Croyances religieuses dans un premier temps, croyance matérialiste ensuite.

Se libérer du connu, faire table rase de nos certitudes, voilà la difficulté. L'évidence s'installe plus facilement dans un esprit libre que dans une maison encombrée de fatras.

Et pour beaucoup d'occidentaux, la croyance matérialiste est celle qui est la plus difficile à démasquer, justement parce qu'elle nous a promis de faire de nous des êtres de raison en nous libérant des anciennes croyances, alors qu'elle ne faisait que remplacer une croyance par une autre. Cette croyance matérialiste est difficile à démasquer, parce que, du rez-de-chaussée au dernier étage, son édifice est admirablement logique et incontestable. Mais son socle, sa fondation, c'est-à-dire l'hypothèse d'une nature biologique et d'une apparition tardive du ressentant, est tout simplement fausse. C'est cette croyance qu'il nous faut aujourd'hui dynamiter, pour y trouver la force et le courage de mener une triple révolution.

La Révolte du Ressentant

La Révolte du Ressentant

Ne t'en fais pas tant

Le temps n'est que l'idée

Que tu t'en fais

Cette approche qui consiste à réunifier l'être et le phénomène a le mérite de faire disparaître les incohérences qui entachent les deux dogmes antagonistes que sont spiritualisme et matérialisme.

Nous voilà ainsi dispensés d'inventer un lieu magique et séparé du monde physique comme demeure du ressentant. Si les différentes spiritualités ont eu recours au subterfuge du lieu transcendant, c'est peut-être parce que la « matière » telle qu'on la concevait alors n'offrait pas la complexité qu'on était en droit d'attendre pour expliquer le mystère du ressentant. Nous avons aujourd'hui compris que les phénomènes se déploient dans l'infiniment petit ou du moins, à des profondeurs abyssales. Cette profondeur des phénomènes est tout à fait suffisante pour servir de demeure au ressentant. Il n'est plus nécessaire de faire appel à un lieu absolument transcendant, car les phénomènes trouvent dans l'infini leur propre transcendance.

Nous voilà dispensés de faire appel à un Dieu personnifié et interventionniste. À la limite, pourrions-nous conserver l'idée du divin, comme essence, mais ce vocabulaire est tellement connoté et entaché de concepts équivoques, que je préfère m'en dispenser. Parler de ressentant fondamental ou d'être infini me semble plus neutre et donc plus rassembleur.

Et nous voilà également débarrassés de cette idée qui voudrait que notre univers ait attendu quelques milliards d'années dans le néant de l'être, avant de s'inventer. L'être est une nécessité trop fondamentale pour s'en dispenser.

Le ressentant ne s'est pas allumé tardivement au sein d'une matière insensible, il est présent depuis le commencement des temps. Il évolue, se structure, se spécifie comme l'énergie du monde évolue, se structure, se spécifie. Ce que disait Lavoisier de la matière est aussi valable pour ce ressentant qui

en est indissociable : rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme.

Et si le ressentant est absolument concomitant aux phénomènes, jusque dans leurs profondeurs infinies, alors, nous devons nous demander quelle est la profondeur de notre « inconscient ». Est-il borné ou est-ce un puits sans fond ? Sa connaissance est-elle finie ou infinie ? Conserve-t-il la mémoire des événements que la matière a subis depuis les origines de notre univers ? Il n'y a rien d'absurde à se poser ce genre de question, mais ne comptez pas sur moi pour y répondre catégoriquement. Encore une fois, je n'ai qu'un conseil, ayez confiance et ayez recours à votre subjectivité. C'est votre droit le plus inaliénable.

Dans le même temps, cette approche nous soulage des incohérences colportées par un matérialisme en retard d'un siècle sur les sciences. Elle nous dispense d'identifier un mécanisme par lequel le phénomène physique engendrerait le ressentant, dans la mesure où ces deux choses n'en font plus qu'une. Un mécanisme que nous n'avons pas trouvé et que nous risquons de chercher longtemps en pure perte. Cette approche ne nous oblige plus à cette hypothèse douteuse selon laquelle le ressentant se serait miraculeusement allumé dans le néant de l'être. Elle nous dispense de chercher en vain quand aurait eu lieu cette première étincelle. Cette approche concède bien au cerveau un rôle dans les modalités les plus spécifiques du ressentant, sans toutefois faire du cerveau le siège unique et ultime du ressentant fondamental, et sans faire de la taille de ce cerveau un critère de l'intensité du ressentant.

Finalement, il semble que l'intuition animiste de l'homme primordial, c'est-à-dire pour faire simple, celle qui consistait à voir de l'esprit en tout chose, eut été assez proche de la vérité du ressentant.

Cette relative clairvoyance des cultures premières n'est pas le fruit d'un heureux hasard. Si nos ancêtres y voyaient manifestement un peu plus clair que nous en ce domaine, c'est précisément parce qu'étant ignorants de bien d'autres savoirs, leurs esprits étaient naturellement plus proche du ressentant fondamental, comme le sont les enfants. Tandis que l'accumulation des savoirs et les contraintes qu'imposent le monde moderne plongent notre esprit dans un état de sollicitation permanente qui nous éloigne du ressentant fondamental.

Ce que l'on peut en revanche reprocher à ces premières intuitions spirituelles et à toutes celles qui leur ont succédé, c'est d'avoir voulu affubler cet Esprit d'attributs qui sont très spécifiques à homo-sapiens.

Lorsque l'homme envisage un dieu de la pluie, il ne peut s'empêcher de lui prêter des intentions et des humeurs bien trop humaines : volonté, colère, jugement, capacité à gratifier ou à punir. Tous ces traits de caractères sont éminemment humains et c'est aller bien vite en besogne que d'en faire hériter toutes les formes du ressentant.

Aux quatre coins du monde et à différentes époques, on retrouve des croyances consistant à diviniser la Terre. C'est le culte de la déesse mère durant le néolithique européen, celui de la Pachamama en Amérique du Sud... Cette croyance fait long feu aujourd'hui à travers le mythe de Gaïa qui en est sa version *new age*.

Je n'ai aucun problème à accepter l'idée qu'une planète dans sa globalité soit un lieu du ressentant. En revanche, je serai

plus prudent lorsqu'il s'agit de lui prêter une intention typiquement humaine telle que la volonté de vengeance. Que notre planète et tout ce qu'elle compte d'intelligence accumulée durant des milliards d'année soit capable de mettre en œuvre des mécanismes de défense, c'est très crédible. Mais qu'il existe une individualité ressentante qui mette sciemment ces mécanismes en œuvre, c'est une toute autre histoire.

La Révolte du Ressentant

La mort en deuil

De la réponse que nous donnons à la question du ressentant dépend l'idée que l'on se fait de la mort. Car être et mort ne peuvent être conçus que l'un par rapport à l'autre.

Néanmoins, si vous demandez à un occidental, quel est l'inverse de la mort, il vous répondra habituellement « la vie ». En revanche, si vous posez cette même question à un oriental, il vous répondra probablement « la naissance ». Culturellement, les occidentaux ont tendance à considérer la mort comme un état, tandis que les hindous la considèrent comme une transformation.

Si l'on accepte l'idée d'un ressentant fondamental qui préexistait à notre venue au monde, notre idée de la mort s'en trouve nécessairement bouleversée. La mort n'est plus un fondu au noir, un passage de l'être dans le néant, mais une transformation du ressentant. Un peu comme si l'océan du ressentant produisait des vagues, le temps d'une vie, des vagues qui se brisent sur la plage, sans que l'océan du ressentant n'y perde une goutte.

Dès lors, nous aimerions savoir à quoi ressemblera cet état de ressentant *post mortem*. Mais il est assez vain de spéculer là-dessus. Il est impossible d'évaluer la nature de cette transformation, et il y a fort à parier qu'il y ait une infinité de façons de mourir comme il y a une infinité de façons de vivre. Que la dégradation de nos organes s'accompagne de la disparition d'une partie des contenus psychiques - certains souvenirs, une part plus ou moins grande de notre personnalité -, et de certains modes spécifiques du ressentant -

peur, désir, douleur d'estomac...-, c'est probable. Mais le ressentant fondamental et impersonnel ne s'éteint pas, car il coïncide avec les phénomènes dans la profondeur de toute éternité.

Ce qui n'est pas né ne peut pas mourir.

Ce retour vers un état en grande partie dépouillé de ce qui faisait notre spécificité, doit-il être considéré comme une élévation ou une dégradation ? Que perd le ressentant et que retrouve-t-il lorsqu'il revient vers un état plus fondamental ? Nul ne peut l'affirmer, à chacun de s'en faire sa propre idée.

On peut considérer que la notion religieuse d'âme est un synonyme du ressentant fondamental. Mais, personnellement, je ne crois pas à l'existence d'une âme personnelle et individuelle, comme l'affirme le christianisme. Et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, je n'y crois pas en vertu d'une expérience personnelle que j'ai évoquée précédemment. Je n'y crois pas ensuite car cette idée me paraît bien trop romantique. La croyance en l'âme individuelle me semble une illusion dictée par la conscience superficielle et individuelle, ce qu'on nomme communément égo. Or, le ressentant fondamental se moque éperdument de notre individualité, autant que l'océan se moque des vagues qui l'agitent en surface. Le ressentant fondamental n'est pas une quantité divisible dont chaque individu pourrait revendiquer sa part. Une vague ne possède pas l'eau qui la compose. La vague n'emporte pas l'eau avec elle, elle n'est qu'une onde qui se déplace sur une eau immobile et immuable.

Certains penseront peut-être : mais quel réconfort y a-t-il à croire en l'immortalité de ce ressentant fondamental, si mon

caractère, mes souvenirs, tout ce qui faisait que j'étais moi et pas un autre ne survit pas à la mort ?

À ceci je répondrais : tout d'abord, je n'ai jamais prétendu que cette vision de l'être devait être réconfortante. Je n'ai pas tiré du chapeau l'idée du ressentant fondamental pour vous rassurer. Je la revendique parce qu'elle est conforme à mon expérience la plus intime, parce qu'elle ne me paraît pas illogique et parce qu'elle me semble répondre de façon satisfaisante au problème difficile de la conscience. Qu'elle vous rassure ou vous inquiète, c'est votre affaire. Personnellement, je n'aimerais pas me savoir condamné à être moi-même pour l'éternité.

Comme disait Woody Allen, « l'éternité, c'est long, surtout vers la fin. »

Je trouve donc rassurante l'idée que mon mode d'existence spécifique, ce moi, ait un début et une fin. Si, de votre côté, vous estimez que ce moi est fantastique au point de ne jamais vouloir vous en séparer, ma foi, c'est votre problème.

Soit dit en passant, cette idée de ressentant fondamental n'a rien de nouveau, elle est même vieille comme le monde.

Les matérialistes se moquent volontiers des images un peu naïves qu'elle a suscitées. Pour eux, toutes ces images ne sont que fariboles destinées à mystifier un peuple crédule. Il est facile mais pas très honnête de railler ces images aujourd'hui. Comment voudrait-on qu'un mystique du moyen-âge qui a sincèrement fait l'expérience du ressentant fondamental communique cette expérience à des gueux illettrés, autrement que par l'intermédiaire d'une icône représentant un ange joufflu emportant la dépouille des défunts vers les cieux ?

Quelques siècles plus tard, malgré les outils conceptuels que nous ont apportés sciences et philosophie, nous avons toujours un mal fou à nous exprimer sur ce sujet. Pourquoi

donc reprocher à des institutions anciennes de n'avoir pas réussi là où nous échouons encore et toujours ?

Cet antagonisme entre les dogmes spiritualistes et matérialistes nous empêche d'aborder la question du ressentant de façon ouverte. Il n'a que trop duré, aujourd'hui plus que jamais, l'enjeu du ressentant est trop important pour nous laisser distraire par cette guerre des tranchées. Ayons le courage de l'aborder hors de cet antagonisme, dans une démarche d'interdisciplinarité où doivent se retrouver tous les vivants : scientifiques, philosophes, religieux, agnostiques et simples curieux. Nous ne serons jamais de trop pour nous atteler au problème difficile de la conscience.

Pour en revenir au sujet de ce chapitre, il faudrait également envisager que la mort n'est pas un processus rectiligne mais qu'elle donne lieu à différents avatars du ressentant, qui tous conservent ou perdent une part plus ou moins importante de leur ressentant spécifique. En d'autres termes, que cette transformation du ressentant donne lieu à de la bifurcation, à de la scission. Dès lors, la question « qu'est-ce que je vais devenir après ma mort ? » devient une question absurde ou du moins mal posée.

D'aucun pourront penser que tout cela est beaucoup trop spéculatif. Mais, après tout, la nature nous a doté d'une remarquable capacité d'imagination. Le mystère du ressentant est une formidable *terra incognita*, il est ce centre invisible depuis lequel notre subjectivité résiste aux assauts du fonctionnel et de l'insensible, le territoire idéal pour y exercer notre imaginaire. Pourquoi s'en priver ?

Il n'y a point de mort
Ici-bas

Seule la peur
Et puis le deuil
Qui glacent dans leur linceul
Ce qui est mort
Trop peu de fois

La Révolte du Ressentant

Des individualités à l'unicité

Dans le spiritualisme qui voit une manifestation de l'esprit en toute chose, comme dans le matérialisme qui n'en concède qu'à l'homme et à certains animaux suffisamment pourvus en neurones, un concept implicite rampe : celui des individualités ressentantes.

Dans la manière que les humains ont de participer au ressentant, ces individualités sautent aux yeux. Ma personnalité évolue, ma mémoire s'enrichie de nouvelles expériences et en relègue d'autres dans les archives, au sous-sol du subconscient, mais j'ai néanmoins la sensation d'un continuum conscient : à chaque instant, « je » est cette individualité ressentante qui semble se conserver dans le temps. En outre, cette individualité ressentante est clairement rattachée à un objet : mon corps physique qui lui aussi évolue, mais conserve son organisation tant que je suis en vie, malgré la décrépitude qui me guette.

Les thèses spiritualistes semblent promptes à attribuer assez spontanément une individualité ressentante aux objets ou aux phénomènes : un esprit pour la rivière, un esprit pour la montagne, un esprit de la pluie, une Gaïa et sa conscience pour la terre... Dans le cas du matérialisme, la correspondance est encore plus systématique : un corps pour une individualité ressentante.

Revenons à l'exemple de notre ver de terre dont nous avons supposé qu'il n'avait pas conscience de sa nature et qu'il ne faisait aucune distinction entre son être et le monde sombre et

humide qui l'entoure. Le ver de terre n'a donc pas d'égo, mais il est tout de même le siège d'un ressenti spécifique : il est une individualité ressentante, peut-on supposer.

Pourtant, il se pourrait que les choses ne soient pas aussi simples que cela.

Si l'on prend l'exemple d'une colonie de fourmis ou d'abeilles, et si l'on admet que chaque insecte est une individualité ressentante, on peut également se demander si l'ensemble de la colonie ne représente pas une autre individualité ressentante, une méta-conscience qui se fonderait sur l'ensemble des individualités ressentantes qui la composent. Une sorte de cerveau dans lequel chaque fourmi ou chaque abeille aurait la fonction d'un neurone, pour parler de façon imagée. Mais cet état de ressentir qui en encapsule d'autres ne correspondrait pas forcément à l'addition pure et simple de ses parties. Il peut donner lieu à un ressentant plus simple, plus fondamental que ses composantes, ou au contraire plus complexe, plus spécifique.

Partant de cet exemple, on peut s'interroger sur le nombre, la localisation et l'imbrication des individualités ressentantes. Un groupe d'humains tenus par certains liens donne-t-il lieu à une sur-individualité ressentante ? L'inconscient collectif est-il un simple concept ou un véritable personnage au théâtre du ressentant ?

Parce qu'elle est un objet compact qui se préserve dans le temps, une pierre constitue-t-elle une individualité ressentante ? À l'intérieur de cette pierre, les différentes particules sont-elles des individualités ressentantes à part entière ?

Et qu'en est-il de notre « inconscient » ? Est-il bien ou mal nommé ? Ce qui s'y déroule ne fait certes pas parti de notre

expérience consciente directe, du moins pas dans sa totalité, mais est-ce le lieu d'une, ou de multiples, individualités ressentantes ?

Notre moi conscient lui-même est-il si consistant et si continu ? Sommes-nous réellement, du premier au dernier jour de notre vie, une même individualité ressentante qui ne se transformerait que très progressivement ? Ne sommes-nous pas tout autant une succession d'états disparates du ressentant qui ne doivent leur sentiment d'unité qu'aux souvenirs qu'ils ont en commun et au récit qui les relie entre-eux ? Le souvenir que m'ont laissé ces quarante années révolues me relie certes à l'enfant que je fus. Il reste bien un peu de cet enfant dans l'adulte, mais peut-on vraiment affirmer qu'il s'agit de la même individualité ressentante ? Depuis cette époque, presque tous les atomes de mon corps ont été renouvelés, dit-on. N'en va-t-il pas de même des traits de ma supposée individualité ?

Et, sans remonter aussi loin dans le temps, est-ce bien le même individu qui chaque matin se réveille d'une humeur différente, qui se comporte de façon si distincte au gré des diverses rencontres ?

Pour se protéger du sentiment de morcellement, notre esprit construit une histoire qu'il nomme « identité », mais cette histoire est en grande partie fictionnelle.

Et pour aller encore plus loin, ne sommes-nous pas à chaque instant le siège d'une cohabitation turbulente de multiples émanations du ressentant ? Ce « Je » que nous voulons voir comme un singulier persistant, n'est-il pas tout autant un carnaval où se bouscule en permanence une multitude d'avatars du ressentant ? Une classe d'enfants turbulents dans laquelle notre maîtresse intérieure tente, tant bien que mal, de

mettre un semblant d'ordre afin d'en faire émerger un « Je » partiellement illusoire.

Toutes les divagations sont permises, mais peut-être sont-elles passablement vaines. Car cette idée des individualités ressentantes et de leur association à des corps, à des objets, nous est suggérée par notre façon d'être au monde. Et, celle-ci est probablement trompeuse.

Diviser pour régner, c'est la façon qu'ont les hommes de tenir tête à l'incroyable complexité et à la déroutante plasticité des choses, y compris de cette chose que nous appelons « moi ».

Diviser pour régner, c'est l'habitude que nous avons prise pour refuser de nous soumettre à l'infini et à l'impermanence.

Diviser pour régner, c'est notre façon de refuser le mystère du ressentant en l'abordant comme une somme d'individualités qui pourraient s'étudier séparément.

Mais le ressentant dans sa forme fondamentale n'obéit justement pas à cet impératif d'individualités séparées, continues et identifiables. Cette sensation subjective d'individualité ressentante n'apparaît qu'à partir d'un certain degré de structure dans le ressentant fondamental, elle n'est que la partie émergée de l'iceberg, rien qu'une étape préalable à l'apparition de l'identité individuelle, de l'égo.

Maintenant, imaginons un niveau plus fondamental, les atomes ou les fluctuations du vide par exemple. Imaginons-les comme lieu du ressentant. À un tel niveau, la notion d'individualité n'est plus pertinente. Le ressentant fondamental n'est pas décomposable en individualités, il s'agit plutôt d'une quantité universelle, d'un liant unique qui engendre et relie toutes les individualités qui se pensent dissociées les unes des autres. En d'autre terme, nos ressentants individuels sont reliés par une racine commune,

celle du ressentant fondamental. Un ressentant qui ignore le temps, l'espace et toute notion d'identité.

L'arbre nous offre une métaphore : ses feuilles sont des individualités ressentantes en apparence distinctes les unes des autres, néanmoins, elles s'abreuvent d'une même sève produite par la même racine et acheminée par le même tronc.

Les arbres ont un incroyable pouvoir métaphorique. Lorsque je les contemple de façon attentive, il me semble parfois qu'ils sont sur le point de me révéler la nature profonde de l'existence et tous les secrets de la vie et de l'univers.

Et l'on pourrait ici appeler la physique quantique à la rescousse. Nous savons aujourd'hui que des particules nées d'un même phénomène restent liées indépendamment de leur éloignement dans l'espace-temps, en vertu de ce que l'on appelle « l'intrication ». Ainsi, non seulement les phénomènes sont d'une profondeur infinie, mais les relations qui perdurent entre-eux sont également infinies et se jouent de l'espace et du temps. Ce principe d'intrication me conforte dans l'idée que le ressentant fondamental est un tout indivisible, un socle commun à toutes les manifestations.

Le plus difficile pour envisager sans oeillères le ressentant, ce n'est pas tant d'assimiler de nouveaux concepts que de nous libérer du carcan que nous impose notre façon spécifique d'être au monde. Et la chausse-trape de l'individualité ressentante dans laquelle nous a précipité notre égo est probablement l'une de ces mauvaises habitudes.

Une habitude qui nous empêche de concevoir le ressentant fondamental comme une source unique à laquelle s'abreuvent les diverses individualités ressentantes.

La Révolte du Ressentant

Que vous vous reconnaissiez ou non dans ce discours, merci et bravo d'avoir poursuivi la lecture jusque-là. Vous avez bien mérité un peu d'humour, avant d'entrer dans des considérations plus politiques.

*Je suis intimement convaincu
que la réincarnation existe.
Il est impossible que certains
soient devenus aussi cons
en l'espace d'une seule vie.*

Politique du ressentant

La question du ressentant, loin d'être une simple lubie pour philosophes de salons, est un enjeu crucial à tous les niveaux : au niveau de notre expérience intime, au niveau local, au niveau global où se jouent les orientations politiques et sociales. Le ressentant est à la fois le théâtre, la scène, le décor et l'acteur du spectacle où se joue tous les modes de l'existence.

Voilà pourquoi cette question mérite mieux que la place que notre époque lui accorde. Voilà pourquoi nous devons nous en emparer comme d'un étendard.

Le ressentant est un enjeu crucial au niveau intime, car, suivant la place qu'on lui donne, il conditionne notre bien-être ou notre mal-être.

Le matérialisme, parce qu'il considère la mort comme un fondu au noir, distille inexorablement une forme tristesse, un pessimisme qui, à l'extrême, peut conduire à une forme de neurasthénie nihiliste. La société de consommation, a bien compris cette tristesse et cette angoisse. Pour y résister, elle nous propose de multiplier les expériences et de consommer toujours plus.

« Il y a une tristesse dans le monde, jamais aussi éclatante que dans l'euphorie des vitrines : toutes ces choses que l'on nous presse d'acheter viennent en remplacement d'une seule qui est absente et ne coûte rien. »

Christian Bobin. Prisonnier au berceau. Éditions Gallimard, Folio.

Pour ceux qui ont la chance de pouvoir s'adonner à cette consommation effrénée, les choses peuvent se passer à peu près bien durant un certain temps... Mais ils ne s'en trouveront jamais fondamentalement et durablement heureux. Les quelques personnes fortunées que j'ai pu côtoyer dans ma vie ne m'ont vraiment pas semblé très épanouies. Elles se rassurent en se disant que la misère serait bien pire, ce qui est vrai, et qu'il n'y a pas d'alternative, ce qui est faux. Car le seul bonheur qui dure, c'est celui que procure une vie qui se tient proche du ressentant fondamental.

La question du ressentant est un enjeu crucial au niveau local, c'est-à-dire dans notre relation quotidienne aux autres et au monde. Le degré de proximité que nous entretenons avec le ressentant fondamental conditionne la qualité de notre relation aux autres, notre capacité à créer des relations interpersonnelles harmonieuses, en amitié, en amour, en famille, sur le lieu de travail. Cette proximité peut être consciente ou intuitive, mais c'est bien d'elle que dépend la qualité de nos relations. C'est encore cette proximité qui nous amène à choisir un projet de vie qui a du sens et à le réaliser efficacement. À l'inverse, une trop forte dissociation entre le moi superficiel et le ressentant fondamental nous entraîne inmanquablement dans une vie faite d'embûches : des relations toxiques, une vie aux antipodes de nos véritables aspirations, des comportements auto-destructeurs ou préjudiciables à notre entourage, une paralysie de l'action... Il y a mille façons de se pourrir la vie, mais toutes sont le fruit d'un hiatus entre l'ego et le ressentant fondamental.

Enfin, la question du ressentant est un enjeu crucial à un niveau global qu'on a coutume d'appeler politique et sociétal.

Le matérialisme répond tellement mal à cette question que plus grand monde ne se reconnaît entièrement dans ce récit qui commence à sentir la poussière, car il n'a pas su ou pas voulu intégrer les rebondissements des sciences du XXe siècle. Faute de mieux, certains s'accommodent de ce récit. Mais les insuffisances du dogme matérialiste sont de plus en plus flagrantes. Ces insuffisances menacent l'équilibre planétaire et ouvrent un boulevard pour la résurgence de dangereux obscurantismes. De l'islam radical aux créationnistes en passant par ceux qui revendiquent que la terre est plate, il semblerait qu'un nombre assez inquiétant de personnes soient en train de jeter le bébé de la science avec l'eau saumâtre du bain matérialiste. Et c'est un peu navrant de voir la pensée scientifique rejetée en bloc, sous prétexte que son interprétation la plus matérialiste est en faillite.

Il serait peut-être temps de jeter par-dessus bord le dinosaure matérialiste avant qu'il ne fasse chavirer tout le navire. Car, de la même façon que les religions n'ont pas le monopole du récit métaphysique, le matérialisme ne devrait pas avoir le monopole du récit scientifique. Un récit sur lequel il a en partie fait main basse et qui est de plus en plus dévoyé pour servir des intérêts particuliers.

Mais, tant que nous ne parviendrons pas à construire un récit du ressentant digne de ce nom, il n'y aura au menu que le mal et le pire.

Bien que cela ne soit pas ouvertement revendiqué, le matérialisme et ses développements s'érigent sur une conception particulière de la mort. Une conception qui voit dans la fin du corps une extinction totale et définitive du ressentant. Cette conception au rabais de l'être nous murmure que la vie n'est qu'un festin auquel nous ne serons pas conviés une seconde fois. Cette conception de la mort influence

profondément nos comportements et notre organisation sociale et politique.

Plus qu'une question existentielle, la mort est une question politique.

Serions-nous aussi empressés de consommer et détruire notre monde, au point de menacer notre propre survie, si nous n'étions pas hantés par l'angoisse de la finitude ? Nos désirs de toujours mieux et de toujours plus ne sont-ils pas la mauvaise drogue avec laquelle nous tentons de soulager notre angoisse morbide ? Agirions-nous avec autant d'impatience, autant d'empressement, et de façon aussi négligente vis-à-vis des générations futures, si nous avions une conception plus intemporelle du ressentant ? Serions-nous aussi prompt à la compétition, si nous nous sentions davantage unis par le même ressentant fondamental ?

La mort est une question très politique, car c'est sur elle, en définitive, que se fondent toutes nos peurs. La peur n'est elle pas justement ce qui nous empêche de vivre pleinement, de jouir de l'instant, d'être libre, d'aimer, de nous révolter ? Il n'y a pas de pouvoir possible sans une certaine dose de peur. Ce type de pouvoir dont certains semblent demandeurs, qu'advierait-il de lui sans cette peur de la mort ?

La façon dont nous réagissons à la crise du Covid est une belle illustration de cette dimension politique de la mort. La réponse panique à cette épidémie ressemble fort à une psychose collective. Elle est révélatrice du vide qui se trouve là où devrait se trouver le récit du ressentant. La situation nous prend certes de court et nul ne peut dire ce qu'il convient de faire. Néanmoins, elle révèle un certain état d'esprit ambiant. Elle révèle à quel point la peur de la mort peut nous faire perdre tout bon sens. Elle révèle à quel point la peur de

la mort est un instrument de gouvernance absolue. Qui aurait cru que des sociétés démocratiques accepteraient sans débats de telles suspensions des libertés et des mesures d'un tel niveau d'incohérence ? Qui aurait cru, qu'un gouvernement démocratique parviendrait à interdire, sans débats, un geste aussi simple que de rendre visite à un ami ou un parent, celui d'acheter un livre en librairie ? Pourtant, nous acceptons de renoncer à cette liberté et à nombre d'activités qui faisaient le sel de la vie, plutôt que d'affronter le risque de la mort.

Pour notre époque, la mort apparaît donc à la fois comme inéluctable et inacceptable, ce qui est assez paradoxal. Et si cette tension paradoxale est aussi difficile à vivre, ce n'est pas uniquement parce qu'elle est douloureuse, c'est peut-être aussi et davantage parce qu'elle est en contradiction avec la vérité profonde du ressentant.

On a souvent reproché aux religions de n'être qu'un outil de domination, dans la mesure où elles inciteraient les damnés de la terre à accepter docilement leur sort. Mais s'en tenir à cette critique, ce serait oublier que la conscience de l'infini a également un énorme pouvoir libérateur. Si, à différents moments de l'Histoire, des femmes et des hommes ont trouvé le courage de mettre en jeu leur liberté et leur vie pour mener un combat qui semblait perdu d'avance, ce n'est pas nécessairement grâce à l'énergie du désespoir. Il faut avoir au moins l'intuition de quelque chose de supérieur à sa propre existence pour risquer sa vie.

Ce sentiment est magnifiquement évoqué par Antoine de Saint-Exupéry dans *Vol De Nuit*. L'auteur y décrit comment, à bord de son avion, chahuté par les tirs de DCA, fleurissant avec la mort, il est véritablement né à La Vie.

Je pense aussi à l'exemple que nous ont donné des hommes comme Gandhi ou Nelson Mandela.

Me reviennent ces vers de Louis Aragon dans « Strophes pour se souvenir » écrit en 1955 en hommage aux immigrés résistants du groupe Manouchian fusillés au Mont Valérien le 21 février 1944 durant l'Occupation, quelques mois avant la Libération de Paris, un texte que Léo Ferré a mis en musique et rendu célèbre dans « L'affiche rouge » et où il est dit :

« *Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir.* »

Le ressentant est une question très politique car la façon dont il est envisagé sculpte nos sociétés. Le matérialisme envisage le ressentant *a minima*, comme une chose périssable, éphémère, reproductible, de complexité finie. C'est par ce subterfuge qu'il parvient à indexer la qualité de la vie sur des choses superficielles et qui, en réalité, menacent aujourd'hui la vie : la croissance et la consommation.

Le ressentant est une question très politique car, par des voies détournées, il s'invite jusque-là où on ne l'attend pas.

Nous en prendrons pour exemple le cas du neuro-scientifique français Stanislas Dehaene, nommé en 2018 à la tête du conseil scientifique par le ministre de l'éducation Jean-Michel Blanquer. Si M. Dehaene est pris en exemple, ce n'est pas pour en faire un bouc émissaire, je suis certain que ce monsieur fait par ailleurs honneur à sa discipline, mais il nous donne aussi l'occasion de dénoncer comment une certaine idée du ressentant imprègne nos orientations sociétales. Rappelons que selon M. Dehaene :

« *Une fois revisité à l'aune des neurosciences cognitives et de l'informatique, le problème difficile [de la conscience] s'évaporerait sans laisser de traces.* »

Ce scientifique qui est aussi un homme politique est donc un parfait représentant de ce courant de pensée ultra-matérialiste que nous avons largement contesté au fil de ces pages.

Or, s'appuyant sur des études scientifiques qui sont loin de faire l'unanimité, M. Dehaene et son ministre M. Blanquer entendent imposer au corps enseignant la méthode d'enseignement syllabique, et interdire la méthode dite globale. M. Dehaene n'en est pas à son coup d'essai, car, en 2014, pour le cabinet de M. De Robien, il avait déjà tenté d'imposer cette vision. Tentative avortée qui mena à la chute du ministre de l'époque. Stanislas ne se décourage pas pour autant. Il revient à la charge et, avec le ministre en fonction, ils entendent, selon les mêmes arguments « scientifiques », imposer aux enseignants un emploi du temps contraint au quart d'heure près.

Il y a certainement des choses à améliorer dans les méthodes d'enseignement et les sciences cognitives peuvent effectivement donner des éclairages. Des études plus nombreuses et plus sérieuses montrent par exemple que la bienveillance et l'esprit de collaboration jouent clairement en faveur de l'apprentissage, tandis que la brimade et la concurrence l'inhibe.

Mais ce qui est assez lamentable dans cette histoire, c'est que ces décisions soient prises en haut lieu, sans prendre en compte l'expérience de terrain des enseignants, sans prendre en compte les conditions sociales et psychologiques de chaque élève. C'est une utilisation abusive et dévoyée de la science.

En outre, cette façon de procéder accrédite l'idée reçue selon laquelle les enseignants seraient une cohorte de privilégiés aussi fainéants que couteux, bénéficiant de tous les congés scolaires et se prélassant aux frais des braves contribuables.

Mais ce discours qui tente de dresser une partie des Français contre l'autre ne résiste pas aux faits bruts. Selon les données de l'OCDE qui sont incontestables et que tout un chacun peut consulter⁶, la France est un des pays d'Europe de l'Ouest où les enseignants sont les plus mal payés. Seules la Grèce et la Pologne se trouvent derrière, mais le coût de la vie est moindre dans ces deux pays... La France est aussi un des pays où les classes sont les plus surchargées. Et l'on s'étonne de la crise de vocation et de la dégringolade du niveau éducatif de la France dans les classements mondiaux. On pourrait faire exactement le même constat en ce qui concerne le système de santé.

À quelques exceptions près, le monde entier fait face aux défis de l'environnement et de l'accroissement insoutenable des inégalités, mais la France réalise une prouesse peu commune : à égalité avec le Danemark, nous sommes le pays où les prélèvements sociaux sont les plus importants (environ 46% du PIB), tout en ayant des services publics déperissants. Mais à tenter d'expliquer cette prouesse, nous nous écartérons trop de notre sujet.

L'exemple qui vient d'être détaillé illustre bien la nocivité du dogme qui consiste à nier le mystère du ressentant. Mais il n'en est qu'un avant-goût. Car on entrevoit facilement le risque de cette logique : une fois que les enseignants auront été réduits à appliquer scrupuleusement des méthodes millimétrées, l'étape suivante consistera à les remplacer progressivement par des didacticiens. La crise du Covid a d'ailleurs donné un coup d'accélérateur à cette tendance partout dans le monde, en obligeant les élèves à étudier à distance. Les outils d'enseignement informatiques ont bien entendu leur place dans l'enseignement. Cependant, qui souhaite que ses enfants passent leur scolarité derrière un

écran, privés du rapport original que chaque enseignant, aussi imparfait soit-il, pouvait leur offrir ? Quand bien même les intelligences artificielles deviendraient des professeurs plus efficaces, avons-nous vraiment envie de renoncer aux émotions humaines et à leurs imperfections, au profit d'une société de la performance et de l'insensible ?

Plus généralement, cette tendance ultra-matérialiste, qui nie la nature sacrée du ressentant crée un risque sans précédent : celui de considérer l'humanité comme un élevage dont la rentabilité doit être optimisée et dont les maillons faibles doivent être petit à petit remplacés par des machines.

On nous seringue que l'évolution technologique crée plus d'emplois qu'elle n'en détruit. C'est vrai jusqu'à présent, mais il faut opposer deux objections majeures à cette sempiternelle rengaine.

D'abord, l'évolution rapide des technologies ne permet pas à tout le monde de s'y adapter. Il est très difficile pour le poinçonneur des Lilas de se reconverter, à l'âge de 50 ans, en ingénieur spécialiste des portillons automatique. L'évolution technologique trop rapide est donc un facteur d'aggravation des inégalités.

Ensuite, il n'est pas dit que les machines auront longtemps besoin de nous. De plus en plus, elles vont être capables de se fabriquer, de s'améliorer, de se réparer elles-mêmes. Dès lors, une grande partie de l'humanité sera économiquement inutile.

Certes, on peut imaginer un monde utopique, dans lequel des robots intelligents seraient à notre service et permettraient à l'humanité de se la couler douce du matin au soir, de consacrer son temps à l'art, à la culture, à l'amitié, à ses enfants... Dans un monde aux ressources abondantes, les choses pourraient se passer ainsi.

Hélas, parallèlement à cette accélération technologique, nous faisons face à la raréfaction de certaines ressources et la dégradation de notre environnement.

Ce cocktail représente un risque majeur. À haute voix où en secret, consciemment ou inconsciemment, une partie de l'humanité est déjà en train d'accepter l'idée que nous sommes trop nombreux, que la solution passe par une réduction drastique de la population. Dès lors, la tentation est grande de détourner les yeux et de laisser se produire l'inacceptable. La tentation est grande d'abandonner les plus fragiles à la pénurie et aux conflits qu'elle entraînera inmanquablement.

Mais cela ne serait qu'une fausse solution qui ne donnerait aux survivants qu'un peu de répit et leur laisserait un goût amer dans la bouche : celui d'avoir perdu toute humanité.

Refuser de reconnaître ce risque, ce n'est pas de l'optimisme, mais du déni. Reconnaître ce risque, ce n'est pas nécessairement faire preuve de pessimisme, à condition de ne pas rester totalement passif face à lui.

Car la solution au problème ne se trouve pas dans le « marche ou crève », mais au contraire dans un formidable effort collectif pour démontrer à ceux qui en doute encore qu'une société durable peut se bâtir autour d'une économie solidaire et recentrée sur l'essentiel. Un essentiel qu'il nous appartient de définir collectivement.

Gandhi l'avait bien compris lorsqu'il disait :

« Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de tous, mais pas assez pour assouvir l'avidité de chacun. »

Les âmes cyniques, ou ceux qui ont intérêt à nous dresser les uns contre les autres –et qui sont parfois les mêmes- répètent à l'envie que l'humain a un penchant naturel pour l'égoïsme.

Ce qui justifierait l'état de concurrence auquel nous sommes soumis. Ce pessimisme idéologique est non seulement dangereux, mais absolument infondé sur le plan scientifique et historique. De nombreuses études de sciences cognitives récentes, et en particulier les travaux de Felix Warneken & Michael Tomasello⁷, montrent que l'empathie est au contraire une tendance innée chez les très jeunes enfants. Si nous devenons plus égoïstes avec l'âge, c'est avant tout la société qu'il faut incriminer.

Dire que l'humain a une prédisposition à l'égoïsme est également une hérésie biologique et historique. Certains n'hésitent pas à dévoyer la théorie Darwiniste de la sélection naturelle pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas. Darwin n'a jamais suggéré que la concurrence acharnée serait un avantage concurrentiel. Au contraire, il a clairement identifié que, chez de nombreuses espèces, la capacité de collaboration représentait un avantage évolutif majeur. Sa réussite, homo sapiens la doit avant toute chose à sa formidable capacité à coopérer au sein de groupes de plus en plus vastes : tribu, villes, nations, continents... Si nous avons réussi de telles prouesses technologiques, c'est toujours grâce à cette formidable capacité de collaboration. Lâché seul en pleine nature, aucun humain ne serait capable de fabriquer un stylo bille, et encore moins un smartphone.

« L'inconscient n'est pas diabolique par nature, c'est aussi la source des plus hauts bienfaits : pas seulement obscur, mais aussi lumineux, pas seulement bestial, semi-humain ou démoniaque, mais aussi sur-humain, spirituel et au sens classique du mot "divin". »

Carl G. Jung

La Révolte du Ressentant

Cette croyance en un « gène de l'égoïsme » est en réalité une invention récente distillée par une classe dominante afin de faire passer pour fatalités biologiques la prédation à laquelle elle se livre et l'hyper-individualisme auquel elle nous soumet, alors que ces comportements vont à l'encontre de ce qui a fait le succès d'homo sapiens durant des millénaires et menacent son environnement et l'équilibre social.

Voilà pourquoi le ressentant et la mort sont des questions politiques dont nous devons nous emparer, maintenant, pour en faire l'étendard d'une triple révolution d'ordre intime, locale et globale.

Plaidoyer pour une triple révolution

L'idée de révolution aujourd'hui, est systématiquement discréditée, au prétexte que ce serait une aventure hasardeuse. Mais, au stade où nous en sommes rendus, n'est-il pas encore plus dangereux de ne rien faire et de subir alors que nous fonçons manifestement dans le mur ? Certes, le processus révolutionnaire consiste à rebattre les cartes, et certains se demandent si la main qui leur sera distribuée sera pire ou meilleure que celle qu'ils ont déjà en main. Mais les cartes que nous avons en main, nous sommes en passe de les perdre par inaction.

La révolution à laquelle je pense ne consiste pas à ressortir la guillotine pour assouvir une vengeance. Ce qui doit être combattu, c'est avant tout une façon de penser et un système. Une façon de penser et un système dont nous sommes tous responsables, à des degrés variables... Il serait trop facile de désigner quelques coupables emblématiques et de se dédouaner de notre part de responsabilité. La révolution à laquelle je pense est de nature triple. Pour être à la hauteur de l'enjeu, elle doit se manifester selon trois ordres : intime, local, global. Trois ordres qui doivent interagir et se nourrir mutuellement.

Révolution intime.

La grande majorité de ce texte s'est déjà consacrée à cette question du ressentant, mais je tenterai une dernière fois de vous convaincre de l'importance de cette question.

La crise dans laquelle nous sommes plongés aujourd'hui n'est pas qu'une crise sanitaire et économique, c'est aussi une crise existentielle et une crise de la certitude. Après quelques

siècles de positivisme orgueilleux durant lesquels nous avons cru venir à bout de la complexité des choses, il semble que l'infini et l'impermanence se rappellent à notre bon souvenir.

Alors, certes, il n'y probablement pas de seigneur tout puissant qui présiderait sciemment et consciemment à nos destinées, mais il existe assurément des phénomènes d'une infinie complexité et dont les voies sont impénétrables.

Il n'est plus nécessaire de lever les yeux aux ciels ou vers le Mont Olympe pour y chercher la transcendance, nous baignons dans un univers qui est sa propre transcendance par sa profondeur et sa complexité. Et cette infinie complexité par laquelle nous sommes vécus mérite notre respect, notre allégeance, notre émerveillement.

La nature véritable du ressentant est une énigme qui ne sera pas élucidée de sitôt. Chacun est libre d'y répondre par quelque intuition quitte à changer de point de vue au gré de son expérience. Mais il est vital de reconnaître cette énigme et le caractère sacré qu'elle confère à chaque être.

Si l'on espère que le matérialisme cède un peu de terrain, qu'il libère le territoire de nos existences qu'il a systématiquement envahi, cela ne pourra se faire que si quelque chose vient reboiser les terres brûlées qu'il laisse derrière lui. Si, de gré ou de force, nous nous retrouvons privés des satisfactions matérielles qui meublaient nos existences, il faudra bien que quelque chose vienne remplir ce vide. Ce quelque chose ne peut être qu'un approfondissement de l'expérience intérieure. Un approfondissement qui passe nécessairement par des retrouvailles avec le ressentant.

Certains argueront que nous avons des problèmes autrement plus urgents à résoudre. Je tiens le contraire pour vrai. Le merveilleux n'est pas un divertissement. C'est une chose

vitale. D'autant plus vitale que les difficultés sont grandes. Lorsque tout va bien, un rien suffit.

Nous avons intimement besoin de cet étendard du ressentant pour mener la lutte sur les autres fronts. C'est lui qui peut nous donner la force et le courage de relever la tête et de reprendre en main nos existences, en agissant, localement et globalement.

Car la proximité avec ce ressentant fondamental donne le courage d'agir pour une certaine idée de l'Homme et pour La Vie et empêche de sombrer dans la peur, le fatalisme, la paralysie.

Ce travail de redécouverte incombe à chacun d'entre nous. Il se mène en partie dans notre for intérieur, mais il peut et doit aussi faire l'objet de discussion, d'échange, d'entraide.

Révolution locale

L'un des prérequis pour engager une révolution locale, c'est-à-dire un changement de comportement dans notre rapport quotidien aux autres et au monde, c'est de recréer du lien social. Un lien social abimé par des décennies d'individualisme, par la virtualisation des échanges et plus récemment par les confinements successifs. Les nouvelles technologies nous permettent de communiquer en permanence, mais elles sont aussi un facteur de solitude et d'isolement. Rien, jamais, ne remplacera le face à face dans le monde réel.

Et c'est en recréant les occasions de rencontre et de sociabilité que nous pourrons partager nos espoirs et nos inquiétudes, être attentifs les uns aux autres, comprendre nos convergences et nos différences, en débattre et décider des solutions pour lesquelles nous sommes prêts à nous mobiliser.

De là naîtront les initiatives qui renforceront l'entraide et la bienveillance.

De là naîtra l'échange des savoir-faire. Savoir-faire indispensables pour construire notre indépendance à l'égard de ce système que nous entendons faire évoluer.

De là naîtront les initiatives pour créer une plus grande indépendance alimentaire.

De là naîtront les initiatives pour prendre soin les uns des autres, sur le plan physique et psychologique où les besoins sont grands, surtout avec le passage de la tempête Covid.

De là naîtront les initiatives pour être partie prenante dans l'éducation de nos enfants et le partage des savoirs pour tous.

De là naîtront les initiatives pour être les acteurs et producteurs de notre culture et de nos loisirs.

Cette révolution locale, en vérité, a déjà commencé. On voit fleurir partout des initiatives qui vont en ce sens. Toutes ces initiatives démentent cette idée défaitiste selon laquelle les homos sapiens ne seraient que des créatures fondamentalement égoïstes condamnées à s'entre-détruire.

Et c'est en pratiquant au quotidien ces initiatives d'entraide et de bienveillance que nous renforcerons notre proximité avec le ressentant fondamental.

Et c'est en pratiquant au quotidien ces initiatives que nous pourrons démontrer par la pratique, qu'une révolution globale est possible.

Ce besoin de retrouvaille et de partage peut passer par un rendez-vous hebdomadaire, sur la place de son quartier ou de son village, jusqu'à ce que la place déborde...

Révolution globale

La classe dominante, craignant de perdre son trône, profite du besoin de sécurité des citoyens, pour rendre illégitime et difficile toute remise en cause de son autorité. C'est assez paradoxal quand on songe que notre « démocratie » prend pour événement fondateur la révolution de 1789. Mais ce n'est pas très surprenant, dans la mesure où le néo-libéralisme en général, et le capitalisme à la française en particulier, se sont transformés en quelque chose qui ressemble de plus en plus à l'ancien régime. L'ascenseur social est en panne, l'entre-soi fait règle, et la valeur et les rentes du capital sont maintenant garanties à coup d'argent public comme des rentes nobiliaires, sans aucune cohérence avec l'économie réelle...

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 proclamait pourtant les « *droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.* »

Mais qui juge qu'un régime est oppressif ? Le régime lui-même ? On n'a jamais vu un régime, même le plus dictatorial qu'il soit se revendiquer comme oppressif. Les plus grands dictateurs de l'Histoire ont toujours prétendu qu'ils œuvraient pour le maintien de l'ordre et de la loi. Nous ne sommes pas encore dans un tel régime, tant s'en faut, mais nous allons néanmoins dans le sens d'une réduction des libertés fondamentales et d'un accaparement inquiétant des richesses et des pouvoirs. Or, c'est un fait qu'aucun historien ne contesterait, au-delà d'une certaine limite, les inégalités menacent la paix sociale et ouvrent la voie à toutes sortes d'aventures périlleuses : fanatismes divers et variés, extrémisme politique, guerre civile...

La liberté d'expression elle-même est sérieusement remise en question. Des entreprises privées gérant les plateformes de communication décident de se faire l'arbitre de ce qu'il est convenable de dire et ce qui mérite d'être censuré. Pourtant, la Déclaration universelle des droits de l'homme, dont la plupart des pays du monde sont signataires, stipule, dans son Article 19 :

*« Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considérations de frontières, les informations et les idées **par quelque moyen d'expression que ce soit.** »*

Ceux qui se réjouissent que les absurdités d'un Donald Trump ou les complotistes les plus déments soient censurés devraient y songer à deux fois. Le rubicon a été franchi, et lorsque viendra leur tour d'être empêchés dans leurs opinions, il n'y aura plus personne en mesure de protester. Cette censure ne fait que conforter cette pensée dans son sentiment de persécution, et elle trouvera d'autres biais pour se diffuser. On mesure la santé d'une démocratie à sa capacité à tolérer tous les points de vue, y compris les plus absurdes, dans les limites usuelles qui sont l'incitation à la violence et à la discrimination. Et surtout, on la mesure à sa capacité à ne pas s'asseoir sur ses principes constitutionnels à la moindre occasion.

J'entends une autre objection : faire la révolution, c'est bien, mais pour quel projet, et au bénéfice de quels nouveaux dirigeants ?

Les processus révolutionnaires n'ont jamais attendu d'avoir un programme précis et des leaders désignés pour se mettre en

route. C'est le processus révolutionnaire lui-même qui, lorsqu'il est lancé, fabrique ses exigences et ses porte-paroles.

On n'organise pas une révolution comme un pique-nique. Elle survient, lorsque la colère, trop longtemps ravalée, atteint son point d'ébullition.

Ce qui s'est produit au Chili à la fin de l'année 2019 en est un bon exemple. L'augmentation de quelques centimes du ticket de métro dans la capitale a suffi pour déclencher des manifestations d'une ampleur inattendue. Très vite, les Chiliens ont réalisé qu'il ne s'agissait pas simplement des quelques centimes d'augmentation, mais d'un raz-le-bol profond face à leurs conditions de vie, l'inégalité dans l'accès aux soins, à l'éducation, la privatisation de l'accès à l'eau... Durant ces semaines de mobilisation massive à travers tout le pays, les citoyens ont fait quelque chose dont ils avaient perdu l'habitude : se réunir, s'exprimer, s'écouter. Et chacun a réalisé qu'il n'était pas seul dans sa détresse. Tous ont compris qu'ils partageaient les mêmes espoirs et la même colère. Quelques mois plus tard, le pays votait par référendum pour la réforme d'une constitution héritée de l'ère de la dictature. Une constitution franchement néolibérale qu'aucun gouvernement, de droite ou de gauche, n'avait eu le courage de réformer depuis 30 ans. Le pays n'est pas pour autant guéri de ses maux, mais c'est tout de même un acquis obtenu par la mobilisation de millions de citoyens.

En France, le mouvement des Gilets Jaunes, déclenché pour un motif en apparence anecdotique a également évolué vers des revendications plus vaste, révélant finalement un profond désir de démocratie. Ce mouvement en revanche n'a rien obtenu, parce qu'il n'a reçu qu'un soutien du bout des lèvres de la part de la population, n'a pas atteint la taille critique et pour d'autres raisons qui le rendait moins séduisant. Nos

gouvernants néanmoins ont senti passer le boulet. Si la crise sanitaire leur a donné un peu de répit, ils sont parfaitement conscients d'être assis sur une poudrière et c'est pour cette raison qu'ils serrent la vis.

Il ne faut pas s'en étonner ni même s'en émouvoir. C'est un réflexe de survie tout à fait naturel. Il ne faut même pas les considérer comme nos ennemis, sinon, nous deviendrions les leurs et la répression s'intensifierait. Tout juste comme des adversaires, des marionnettes tirées par les fils d'un système incapable de se repenser de l'intérieur.

L'avantage d'une rupture révolutionnaire, c'est qu'elle permet de remettre en cause certains pactes qui interdisent l'audace et le changement dont nous aurions besoin. Tout n'est pas à jeter dans nos sociétés, tant s'en faut, mais de nombreux accords et traités ont été signés en notre nom alors qu'ils ne correspondent pas à l'intérêt général et rendent impossible une réforme profonde. Seule une situation de rupture peut permettre de nous débarrasser de ces contrats signés avec notre propre sang, mais sans notre consentement.

Ce système a fait la preuve de son obsolescence et de son incapacité à relever deux défis majeurs : celui de l'environnement et celui de l'explosion des inégalités. Il ne sert à rien de faire un procès en machiavélisme de la classe dominante. Nous ne sommes pas dans un film de Walt Disney où d'affreux vilains se frottent les mains en songeant à leurs projets maléfiques. La plupart du temps, ces absolus que sont le « bien » et le « mal » ne sont pas le moteur principal de nos actes. Nous sommes davantage motivés par des penchants tels que l'opportunisme, l'avidité, la répétition, la facilité, l'aveuglement... Homo sapiens dispose d'un incroyable talent d'adaptation, mais d'une capacité d'anticipation assez limitée. Nous ne sommes pas dans un film de Walt Disney, mais nous

La Révolte du Ressentant

ne sommes pas non plus au pays des Bisounours. La classe dominante, comme toute chose vivante, tend à se préserver et à accroître sa puissance.

On n'a jamais vu une classe dominante renoncer spontanément à ses privilèges, on n'a jamais vu un système déliquescence céder la place en douceur. Le processus révolutionnaire est là pour les y aider. Le destin de l'homme n'est pas décidé d'avance par la fatalité biologique. Le destin de l'homme dépend de l'idée qu'il se fait de lui-même et de sa capacité à se mobiliser pour cette idée.

Et l'extension du domaine de la lutte passe nos retrouvailles avec le ressentant fondamental, car c'est en lui que nous attend une certaine idée de La Vie et la force pour défendre cet idéal.

Aux âmes, citoyens !

La Révolte du Ressentant

Remerciements

Je remercie en premier lieu les personnes suivantes :

Jeanne Grenier, pour sa fidélité, sa gentillesse et son aide pour le travail de correction.

Barbara Sack, la grande amie et Ester Townsend, la dame du lac, Patrick Roy, Caroline Callant qui m'ont incité à pousser le ressentant dans ses retranchements.

Elena Lecuyer, qui sait pourquoi.

Je remercie également les lectrices et lecteurs qui ont eu la curiosité de lire ce texte. Si vous êtes parvenu(e) jusqu'ici, j'ose espérer que vous avez pris plaisir à cette lecture. Si tel est le cas, pensez aux autres, il y a certainement dans votre entourage des personnes qui apprécieront cet essai. N'hésitez pas à le partager.

Si vous souhaitez être informé(e) de la parution de cet ouvrage sur papier ou de la sortie des prochains titres de l'auteur, laissez votre e-mail dans le formulaire prévu à cet effet sur la page :

www.leafar-izen.com/contact.html

Le groupe Facebook « La Révolte du Ressentant » attend vos remarques et suggestions sur le sujet. Si vous n'êtes pas adepte de Facebook, vous pouvez également me contacter par e-mail : contact@leafar-izen.com.

La Révolte du Ressentant

Notes et références

1 - « Dans le vocabulaire contemporain de la philosophie de l'esprit, on entend par zombie (philosophical zombie ou p-zombie en anglais) un être physiquement et extérieurement indiscernable d'un être conscient, par son comportement comme par sa constitution physique, mais qui, cependant, n'a aucune conscience de son existence ou du monde, aucun ressenti ni aucun vécu personnel. Bien qu'il se comporte comme s'il éprouvait des émotions, le zombie n'en éprouve aucune, alors même que les processus biologiques et physiques qui déterminent son comportement sont ceux d'une personne qui éprouve des émotions. »

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Zombie_\(philosophie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Zombie_(philosophie))

2 - « Quel effet ça fait d'être une chauve-souris ? ». Texte intégral disponible à cette adresse :

https://commonweb.unifr.ch/artsdean/pub/gestens/f/as/files/4610/13599_173833.pdf

3 – Source, le Physicalisme sur Wikipedia :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Physicalisme>

4 – François Cheng. « Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie ». Éditions Albin Michel ou Livre de Poche.

5 – La thèse de François Lallier est publiée sous le titre « Le mystère des expériences de mort imminente ». Éditions Leduc, septembre 2018.

6 – Salaires des enseignants par pays, sur le site de l'OCDE :

<https://data.oecd.org/fr/eduresource/salaires-des-enseignants.htm#indicator-chart>

7 - « Varieties of altruism in children and chimpanzees »

<https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S1364661309001491>



Léafar IZEN

La Révolte du Ressentant

Pourquoi et comment ressentons-nous ?

Loin d'être une question abstraite pour philosophes de salon, ce mystère est le nerf d'une guerre où se joue tous les aspects de nos existences. Le ressentant est le siège de notre vie intérieure et conditionne notre rapport aux autres et au monde. Il influence notre bien-être et des choix de société majeurs.

À l'heure où l'intelligence artificielle fait monter d'un cran l'intensité de cette guerre, le matérialisme dogmatique, parce qu'il se base sur une vision au rabais du ressentant, nous accule dans un rôle d'homme-machine réduit à produire et à consommer, fait peser la menace du déclassement sur une partie de l'humanité et menace les conditions même de la vie.

Ce mystère du ressentant, il devient urgent de s'en saisir pour mener une triple révolution contre les forces du fonctionnel et de l'insensible.

Mézigue Editions
www.leafar-izen.com